

UN MONSIEUR QUI VOIT TOUT EN JAUNE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN 3 ACTES,

DE M. JULES RENARD,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Délassements-Comiques,
le 29 Septembre 1854.

DISTRIBUTION.

Personnages.	MM.
JONQUILLE futur d'Amélie...	Emile VILTARD.
BERNARDIN, mari d'Héloïse..	MARKAIS.
GIBRALTAR, ami de madame Ducroquet.....	JULES REAUD.
ARTHUR, jeune apprenti diplo- mate.....	CHEVALIER.
JOHN, domestique de madame Ducroquet.....	FORESTIER.

Personnages.	MM.
ANTOINE, peintre en bâti- ments.....	ERNEST.
M ^{me} DUCROQUET.....	DELPRINE.
AMELIE, sa fille.....	BLANCHE.
HELOISE, femme de Bernardin	SAINT-GEORGES.
DOMESTIQUE DE GIBRALTAR,	ALBERT.
INVITÉS, ETC.....	

Toute reproduction de l'Album Dramatique est interdite sans l'autorisation des Auteurs et de l'Éditeur.

(Un salon chez Madame Ducroquet; une porte de fond, deux portes à droite, deux à gauche.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHN, ANTOINE, avec des pinceaux et son pot à couleur.

JOHN. Ah! Monsieur l'artiste, Madame Ducroquet est furieuse.

ANTOINE. Pourquoi donc?

JOHN. Vous savez qu'elle marie sa fille aujourd'hui; il paraît que l'appartement du marié, M. Jonquille, ne sera prêt que dans huit jours, et en attendant, le jeune couple habitera la chambre que vous avez décorée.

ANTOINE. La chambre jaune. Eh! bien?

JOHN. Eh! bien? le mariage a lieu dans une heure, et votre chambre n'est pas prête.

ANTOINE. De simples raccords, un quart-d'heure d'ouvrage au plus.

JOHN. Allez donc vite, j'aperçois Madame. (Antoine sort.)

SCÈNE II.

MADAME DUCROQUET, grande toilette, ruban et ceinture jaunes; AMÉLIE, en mariée, sauf la coiffure; JOHN.

MADAME DUCROQUET. Eh bien, ce peintre?

JOHN. Il est là, Madame; dans un quart-d'heure tout sera terminé.

MADAME DUCROQUET. Bien! tenez-vous dans l'antichambre et faites entrer nos invités dans le salon jaune; j'irai les rejoindre tout à l'heure. (John s'incline et sort.)

SCÈNE III.

MADAME DUCROQUET, AMÉLIE.

MADAME DUCROQUET, d'un air grave. Amélie, dans une heure vous serez Madame Jonquille; dans une heure j'aurai cédé à votre mari tous mes droits sur vous.

AMÉLIE. Tous, maman?

MADAME DUCROQUET. Tous... la loi le veut ainsi; or, d'habitude, c'est pour les jeunes filles le plus beau jour de la vie; votre mère est surprise de vous voir, contrairement à l'usage, triste et rêveuse.

AMÉLIE. Bonne mère, l'idée de cette séparation...

MADAME DUCROQUET. Taisez-vous, enfant.

AMÉLIE. C'est que, maman, j'ai eu hier soir avec mon futur une conversation qui m'a un peu embarrassée.

MADAME DUCROQUET. Comment?

AMÉLIE. Il m'a demandé d'abord si je l'aimerais bien.

MADAME DUCROQUET. Tu as répondu oui?

AMÉLIE. J'ai répondu que je ferai mon possible.

MADAME DUCROQUET. Petite sottise. Ensuite?

AMÉLIE. Ensuite, si je n'avais jamais aimé personne, si mon cœur n'avait pas eu la moindre inclination?

MADAME DUCROQUET. Cette fois, tu as dit non?

AMÉLIE. J'ai dit que je n'en étais pas bien sûre.

MADAME DUCROQUET. C'est trop fort, par

remette ? est-ce qu'on a vu des choses-là à ton mari, Mademoiselle ? D'ailleurs, vous n'aurez pas aimé quelqu'un sans ma permission.

AMÉLIE. Si je te l'avais demandée, bonne mère, tu me l'aurais refusée.

MADAME DUCROQUET. Mais enfin, de qui voudrais-tu donc parler ? Je n'ai jamais remarqué personne.

AMÉLIE. Dam ! maman, je l'ai remarqué sans le vouloir. Quand nous allions en soirée chez ta tante, il m'invitait toujours ; il te donnait le bras pour monter en voiture et à moi la main.

MADAME DUCROQUET. Enfin, qui donc ?

AMÉLIE. Monsieur Arthur !

MADAME DUCROQUET. Un joli garçon !

AMÉLIE. N'est-ce pas maman qu'il est bien ?

MADAME DUCROQUET. Ça ne vous regarde pas. Un jeune homme qui se destine à la diplomatie, qui est à Turin depuis six mois, qui attend de jour en jour sa nomination à un consulat d'Amérique...

AMÉLIE. Oui ! mais il me connaît qu'il aimait mieux ne pas partir.

MADAME DUCROQUET. Voyez-vous ça ?

AMÉLIE. Pour rester près de vous et de moi...

MADAME DUCROQUET. Allons, ne pensez plus ces enfantillages. A-t-on jamais vu ces petites filles avoir de pareilles idées ? mais chut ! voici votre futur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JONQUILLE, grande toilette, pantalons très juste (1).

JONQUILLE. Bonjour belle maman, bonjour ma charmante petite femme ; est-elle jolie comme ça ! (A part.) Animal de tailleur, il m'a fait un pantalon... j'étais comme le ci-devant jeune homme, je ne pouvais pas entrer dedans.

MADAME DUCROQUET. N'est-ce pas qu'elle est gentille à croquer ? Et votre belle-mère, mon gendre, comment trouvez-vous sa toilette ?

JONQUILLE. Très bien ! très bien ! (A part.) En voilà une idée de se mettre des rubans jaunes pour un mariage !

MADAME DUCROQUET. Nous n'avons plus que le voile à poser, l'affaire d'un instant. En attendant, Jonquille, tenet un peu compagnie à nos invités ; j'ai donné des ordres de les recevoir dans le salon jaune.

JONQUILLE. Dans le salon jaune !... (A part.) Maudite couleur !

MADAME DUCROQUET. Quoi donc ?

JONQUILLE. Rien, belle maman, j'ai moi-même quelques petits préparatifs... Veuillez me dispenser...

MADAME DUCROQUET. A votre aise... Viens ma fille...

ENSEMBLE DE SORTIE.

AIR : De Késel.

Dans un instant ma fille sera prête,
Pour un mari c'est un moment bien doux,
Et vous verrez, Monsieur, que ma toilette
Sera ce soir digne d'elle et de vous.

JONQUILLE, à part.

Je n'ose pas lui dire ma pensée,
C'est à son jaune aujourd'hui que j'en veux ;
Car un peu plus ma jeune fiancée,
Aurait aussi du jaune à ses cheveux.

ENSEMBLE.

MADAME DUCROQUET.

Dès un instant ma fille sera prête,
Pour un mari c'est un instant bien doux,
Et vous verrez, Monsieur, que ma toilette
Sera ce soir digne d'elle et de vous.

JONQUILLE.

Dans un instant ma femme sera prête,
Pour un mari c'est un moment bien doux ;
Allez, Madame, et que votre toilette
Soit digne au moins de moi, d'elle et de vous.

AMÉLIE.

Dans un instant, Monsieur, je serai prête,
Et pour mieux plaire à mon nouvel époux,
Ma bonne mère a choisi sa toilette,
Elle sera digne d'elle et de vous.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

JONQUILLE, seul.

Quelle y aille donc dans son salon jaune, avec ses rubans jaunes et sa ceinture jaune ; cette infernale couleur me poursuit partout. Il y a des gens qui voient tout en noir ; on dirait qu'ils sont nés dans une bouteille d'encre. Il y en a qui voient tout en rose, et moi, pourquoi ne me l'avouerais-je pas, j'aime assez me sentir les épaules quand je suis seul. Bator de tailleur ! je suis dans un étouffement. Moi, je vois tout en jaune, et au moment de faire ce que la société appelle un grand acte, une bêtise peut-être, il me revient une foule de souvenirs qui ne sont pas couleur de rose. Ainsi, quand je jouais, je gagnais toujours, et je riais, et l'on disait autour de moi : « A-t-il une chance ! » Et je riais. « Si jamais celui-là se marie, il est bien sûr... » Et je riais, imbécile !... Ris donc maintenant, et puis, en interrogeant mon passé, je fais des réflexions désastreuses, car enfin, cet état de mort... cet état qui désire garder l'anonyme, est-ce un mythe ? est-ce un rêve de romancier farceur ? est-ce une exception qui ne se produit qu'à de rares intervalles, comme les comètes, une fois par siècle ? Hélas ! non. Je suis franc, je suis sincère avec moi-même... Il en existe de ces infatigables, j'en ai vu quelques-uns... que dis-je, j'en ai vu beaucoup. Chut ! il y en a peut-être ici... qui pensent le contraire. Respectons toutes les opinions. Mais toi-même, Jonquille, peux-tu jurer, la main sur la conscience, que jamais tu n'as contribué à inquiéter le front d'un mari innocent et persécuté ? Réponds traître ? tu gardes le silence, gredin, scélérat, homme sans principe ! Ah ! ah ! tu es pincé, tu ne t'y attendais pas, la peise du talon. Sapristi, si je devais être, c'est qu'il n'y a pas moyen de se garantir ; il y a des parapluies, des paratonnerres, des garde-fous, des parachutes, mais l'on n'a pas encore inventé une société d'assurance pour ça ; et pourtant elle aurait des clients, celle-là... Pauvre Hé-

(1) Jonquille, Madame Ducroquet, Amélie.

loise, à qui j'ai fait la cour pour le bon motif, qui croyait que je l'épouserai, elle est furieuse depuis quelle a appris mon mariage. Si elle pouvait ne pas venir à ma noce, car je n'y serais pas à la noce... Ah ! diable !... à propos, et ce dernier souvenir d'une affection éteinte... ce billet si laconique et si expressif : « Venez, on vous attend ? » Les femmes sont curieuses ; si la miéne allait trouver ce petit papier ? si je le brûlais ?... non, j'y tiens comme relique... Ah ! dans mon gousset de montre... il sera bien caché... Ce diable de pantalon me serre tant ! ce n'est pas gros cependant ni billet... Bourreau de tailleur... ah ! l'y voilà... Encore une drôle d'invention ces petites poches... ils appellent ça un gousset de montre ! on ne s'en sert jamais, ils en font toujours... et dans cent ans, les collectionneurs, les historiographes diront à la postérité en montrant nos pantalons : « C'est là qu'on plaçait sa montre... quelle bêtise !... » Et voilà cependant comme on écrit l'histoire !.

GIBRALTAR, en dehors, Ah ! ça, où diable est donc le marié ?

JONQUILLE, Gibraltar... reprenons mon rôle, et chassons les papillons jaunes

SCÈNE VI.

JONQUILLE, GIBRALTAR, en grande toilette, gilet chamols.

GIBRALTAR. Prestel Monsieur le marié, vous ne vous prodiguez pas... voilà une heure que je vous cherche; toute la société vous attend !.

JONQUILLE. Pardon, mon ami, mais vous devez comprendre la position d'un homme qui se marie. (Il voit son gilet jaune et se retourne.)

GIBRALTAR. Ah ! vous avez du bonheur ! vous êtes indépendant, vous êtes à votre aise...

JONQUILLE, à part. À mon aise... pas dans mon pantalon.

GIBRALTAR. Vous épousez une femme charmante !

JONQUILLE, se retournant toujours et reculant. Oui, mon cher Gibraltar, je suis heureux... très heureux... mais...

GIBRALTAR, s'avancant. Ah ! ça, de quel air me dites-vous ça, qu'avez-vous donc ?

JONQUILLE. Gibraltar !

GIBRALTAR. Jonquille !

JONQUILLE, lui boutonnant son habit. Vous êtes l'ami de la maison, vous avez l'oreille de Madame Duroquet, vous êtes témoin de mon bonheur ?

GIBRALTAR, se déboutonnant. Vous m'avez choisi pour ça, et et je n'en fais gloire d'être le témoin d'un galant homme.

JONQUILLE, même jeu. Vous portez de l'intérêt à toute la famille ?

GIBRALTAR, se déboutonnant. Oui !...

JONQUILLE. Vous m'avez donné des preuves d'attachement.

GIBRALTAR. Ne m'attachez donc pas comme ça. Oui, à la vie, à la mort !

JONQUILLE. Voulez-vous me rendre un service ?

GIBRALTAR. Plutôt deux qu'un.

JONQUILLE. Allez changer de gilet...

GIBRALTAR. De gilet !... comment ?

JONQUILLE. Pourquoi cette couleur ?

(1) Gibraltar, Jonquille.

GIBRALTAR. Ah ! mon cher, je ne suis pas faraud d'ordinaire ; mais, dans une pareille occasion, il n'y avait rien de trop beau pour moi. J'ai dit à mon tailleur : Je veux un gilet soigné, de votre main... je ne la verrai pas... c'est pour une noce... — Il m'a apporté un gilet chamols, c'est très bien porté... après ?...

JONQUILLE. Mon Dieu ! c'est de l'enfantillage si vous voulez ; mais j'ai... comment vous dirai-je cela ? vous savez... une répulsion, une antipathie...

GIBRALTAR. Qu'est-ce que vous me chantez-là ?...

JONQUILLE. Je ne chante pas, Gibraltar... Le jaune m'est odieux, la couleur jaune d'œuf me donne la chair de poule, j'etècre le jaune... Allez changer de gilet !...

GIBRALTAR. Voyons, vous voulez plaisanter, farceur ? je ne vous parle pas de jaune, moi ; je vous dis que vous avez de la chance, même dans les plus petites choses. Ah ! il y a des gens qui demeurent à deux kilomètres de la municipalité et de leur paroisse. Vous, vous demeurez en face la mairie et à deux pas de l'église.

JONQUILLE. Ah ! vous êtes le type du bourgeois de Paris !... voilà bien le commun des mariés !... il est heureux... il a de la chance... Qui, je suis heureux depuis longtemps... depuis (trop longtemps peut-être !... et tenez ! une fois je me battais en duel, je tire le premier, c'est une chance, je manque mon homme... les actions baissent, mon adversaire vise là... au cœur... Pas d'égarement, ce Monsieur... pan !... je sens au choc, je suis touché !...

GIBRALTAR. Grand Dieu !

JONQUILLE. Attendez donc la fin...

Am : sans sa petite voix protecteur.

Mes témoins étaient tout tremblants,
Mais la balle, par aventure,
Vint s'aplatir dans ma doublure,
Sur une pièce de cinq francs.
Calme, sans peur et sans reproche,
Quand chacun me croyait blessé,
Je dis, en frappant sur ma poche :
Voilà de l'argent bien placé !

GIBRALTAR. Vous voyez bien, cela prouve...
JONQUILLE. Cela prouve, Gibraltar, que la Fortune se lasse, que la chance s'use, et qu'à force d'être né coiffé... (bruit de voiture) on peut être...

GIBRALTAR. Tenez, voici les voitures, je vous ai choisi ça de ma main ; des calèches de princes... voyez !...

JONQUILLE, va à la croisée. Des voitures jaunes... ah ! misérable !...

GIBRALTAR, à part sans l'entendre. Ça paraît lui faire plaisir. (Haut.) Eh ! bien ?

JONQUILLE. Gibraltar, vous avez juré ma mort ! vous avez conspiré contre mon existence !

GIBRALTAR, à part. Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui ?

JONQUILLE. Comment ! pour un mariage vous choisissez...

GIBRALTAR. Silence ! voici ces dames !

(1) Jonquille, Gibraltar,

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DAME DUCROQUET,
AMÉLIE (1).

MADAME DUCROQUET, appelant. John ! (John paraît.) Faites entrer tout le monde. (John s'incline et sort.) Mon gendre, nous sommes à vous. (Tous les invités entrent.)

CHŒUR.

Aix : Première figure du Tambour de village.

Témoin de ce mariage
Qui promet de si beaux jours,
Nous verrons dans leur ménage
Les époux s'aimer toujours.

MADAME DUCROQUET.

Mon cher, quand on se marie
On doit compter les instants.
Allons vite à la mairie.

JONQUILLE, lui prenant le bras. (À part.)

Le diable soit des rubans !

REPRISE DU CHŒUR.

(Tout le monde sort, excepté John.)

SCÈNE VIII.

JOHN, seul.

Hein ! ça en fait-il du bouvari, une noce ! les voitures, les toilettes... tout ça c'est de l'ouvrage pour moi. Belle avance ! si on invitait les domestiques à la noce au moins... Dam ! on tiendrait sa place comme un autre à table. Pas si bête de me faire venir au coup de fourchette ! Ah ! les maîtres c'est égoïste... ça ne pense qu'à eux. Tiens ! quel est ce Monsieur ?..

SCÈNE IX.

JOHN, ARTHUR (2).

ARTHUR. Madame Ducroquet ?

JOHN. C'est ici, Monsieur.

ARTHUR. Peut-on la voir ?

JOHN. Dam ! Monsieur, dans un quart-d'heure vous pourrez la voir. Vous savez... à l'église...

ARTHUR. A l'église... (À part.) On est dévote, bon. (Haut.) Puis-je l'attendre ici ?

JOHN. Oui, Monsieur ; donnez-vous la peine de vous asseoir. (Il sort.)

SCÈNE X.

ARTHUR, seul.

Enfin ! me voilà donc chez celle que j'aime ! elle ignore mon retour, j'en suis sûr. Comme son cœur baltra quand elle va me voir ! Cher ange, ma démarche est peut-être hardie ; ma foi, la maman m'a dit souvent : « Mais venez donc nous voir, Monsieur Arthur ; » et si je n'étais pas parti pour Turin... Enfin, il s'agit de rattraper le temps perdu, car elle est charmante, cette petite Amélie. Cela fait du bien de revoir son pays et de rappeler ses souvenirs. Qu'est devenue Héloïse ?... on m'a écrit qu'elle était mariée, qu'elle avait épousé un monsieur Bernardin... un homme qui voyage souvent. Il faut prendre note de tout et soigner toutes ses conquêtes... Ah ! voilà un nouveau visiteur.

(1) Jonquille, Arthur, Gibraltar, Mme Ducroquet.

(2) Arthur, Jonquille.

SCÈNE XI.

[ARTHUR, BERNARDIN (1).

BERNARDIN. Bonjour, Monsieur, serviteur.

ARTHUR. Monsieur...

BERNARDIN. Tout le monde est donc parti, Monsieur ?

ARTHUR. Pas tout le monde, puisque je suis là.

BERNARDIN. Ah ! je comprends : vous êtes resté pour recevoir les retardataires.

ARTHUR. Comment ! les retardataires ?

BERNARDIN. Oui, les invités qui ne seraient pas arrivés à temps.

ARTHUR. Les invités... (À part.) Un dîner de famille, sans doute. (Haut.) Mon Dieu, Monsieur, vous vous trompez ; je ne suis pas chargé...

BERNARDIN. Très bien, Monsieur, je vous demande pardon. Enfin, comme je vous disais tout à l'heure, on est parti...

ARTHUR. Parti ! qui donc, Monsieur ?

BERNARDIN. Mais Mademoiselle Ducroquet les jeunes époux... la noce enfin...

ARTHUR. La noce... quelle noce ?

BERNARDIN. Monsieur, vous paraissiez en train de plaisanter, mais je suis déjà en retard. Serviteur.

ARTHUR. Un instant, Monsieur. Vous parlez de jeunes époux... de noce...

BERNARDIN. Comment ! vous ne savez donc pas ?...

ARTHUR. Je vous jure que j'ignore tout à fait... Je suis arrivé de Turin, ce matin seulement.

BERNARDIN. Ah ! vous arrivez de Turin... Je connais Turin. Tel que vous me voyez, Monsieur, j'adore les voyages. Malheureusement, ma femme n'a pas mon goût. Ça arrive souvent en ménage. Si vous êtes garçon, ne vous mariez pas, Monsieur. C'est encore ma femme qui est cause que je ne suis pas arrivé à l'heure pour le mariage de cette chère Amélie.

ARTHUR. Amélie !!! Mademoiselle Ducroquet se marie ?

BERNARDIN. En ce moment, oui, Monsieur.

ARTHUR. Ça ne se peut pas, Monsieur, c'est vous qui voulez vous moquer de moi... ça ne se peut pas.

BERNARDIN. Comment ça ne se peut pas, jeune incrédule, et qu'y a-t-il donc là, de si extraordinaire ? Tenez, voici ma lettre d'invitation : « Madame Ducroquet a l'honneur de vous faire part du mariage de sa fille avec M. Isidore Jonquille, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le... » C'est bien aujourd'hui. (À part.) Ça ne se peut pas ! Est-il étonnant !

ARTHUR, se promenant à grands pas. Ah ! c'est un peu fort par exemple ! Mariée ! mariée ! et j'arrive juste le jour !

BERNARDIN, à part. Voilà un jeune homme a qui le soleil d'Italie a tapé sur la tête... il paraît bouillant. (Haut.) Vous voyez, Monsieur, que je ne plaisante pas... Je vous disais donc que ma femme cette excellente Héloïse...

ARTHUR. Héloïse !

BERNARDIN. C'est le nom de ma femme. (À part.) Décidément, le soleil d'Italie...

ARTHUR, à part. Oh ! ça ne peut pas être !

(1) Bernardin, Arthur.

BERNARDIN. Héloïse avait promis de venir avec moi à la noce, et puis un caprice, au dernier moment, impossible de la décider. Je suis parti seul. Entre nous, le nom de Jonquille lui donne sur les nerfs; et elle est nerveuse, Madame Bernardin.

ARTHUR. Madame Bernardin ?

BERNARDIN. Oui, ma femme. (A part.) Je le disais bien, c'est un jeune homme très bouillant.

ARTHUR. Mais alors vous êtes...

BERNARDIN. Certainement que je le suis, son mari, Bernardin. Mais pardon, le mariage s'avance peut-être, et je tiens à être vu. Vous ne venez pas ?

ARTHUR. Non, Monsieur, je reste ici.

BERNARDIN. Nous nous reverrons. A bientôt.

AIR : de la valse de Robin-des-Bois.

Pour voir cette cérémonie,
Je ne dois pas perire un instant ;
Car à l'église, à la mairie,
Je suis sûr que chacun m'attend.
Avec ma femme, je le pense,
Vous trouverez l'occasion
De faire bientôt connaissance,

ARTHUR.

Ah! Monsieur, vous êtes bien bon.

ENSEMBLE.

Pour voir cette cérémonie, etc.

(Bernardin sort.)

SCÈNE XII.

ARTHUR, seul.

Mariée... Ah! par exemple, voilà une aventure! Ses vous donc aux femmes, aux faux semblants d'amitié! Et l'on nous reproche d'être hommes à bonne fortune, de désespérer sans remords la plus belle moitié du genre humain! Peste! nous sommes bien excusables; ce ne sont que des représailles.

AIR :

La femme est incompréhensible.
On me disait : ne partez pas.
Et moi, comme un berger sensible,
Au souvenir de tant d'appas,
Je voyais l'amour sur mes pas,
Je disais : la pauvre Amélie,
Passe ton temps à m'appeler;
Mais j'arrive, elle se marie;
On ne peut mieux se consoler.

Oh! je me consolerais aussi, moi, et je me vengerais. Et ce Bernardin, le mari d'Héloïse, qui se trouve aujourd'hui... Ah! vraiment, c'est à ne pas y croire, un semblable hasard.

JONQUILLE, au dehors. John! John! vite!

ARTHUR. Quelqu'un, diable! ah! un escalier de service! je reviendrai. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

JONQUILLE, son pantalon déchiré au genou.

Je l'aurais parié! Bourreau de tailleur, si jetais tenais!.. John!.. il ne viendra pas l'imbecile...

Et juste au moment où je me mets à genoux. Toutes les dames se sont retournées. Heureusement que la solution de continuité ne s'est pas produite dans un endroit plus compromettant. John!...

SCÈNE XIV.

JONQUILLE, JOHN.

JOHN. Voilà, Monsieur.

JONQUILLE. Misérable, tu me fais égossiller.

JOHN. Dam! Monsieur, je ne vous attendais pas et puis vous m'appelez à l'anglaise; si vous aviez dit John!...

JONQUILLE, lui montrant son pantalon. Tais-toi et regarde!

JOHN. Ah! mon Dieu!

JONQUILLE. Bonne-moi vite un pantalon.

JOHN. Un pantalon...

JONQUILLE. Oui, un pantalon noir.

JOHN. Dam, Monsieur, je n'en ai qu'un.

JONQUILLE. Un, pardieu! c'est assez, je n'en demande pas deux.

JOHN. Un. — Mais pas noir.

JONQUILLE. Enfin donne-le comme il est, ça vaudra toujours mieux. (Pendant que John est allé chercher le pantalon.) C'est que l'heure marche et la cérémonie aussi; il n'y a que moi qui ne marche pas avec mon pantalon. Ça doit paraître drôle, un marié qui s'absente pour cause de réparation à sa culotte. Sapristi! que je me fais de mauvais sang.

JOHN. Voilà, Monsieur, un pur nankin tout flambant neuf.

JONQUILLE, reculant. Un nankin! jamais!

JOHN. Si, Monsieur l'aime mieux, on peut faire une reprise.

JONQUILLE. Une reprise, ça préparerait de nouveaux accidents plus graves peut-être. Mais un nankin! saperlotte! Allons... affreuse catémité, donne. (Il le passe.) Ah! ça fera bien, un marié nankin. Les badauds croiront que c'est une nouvelle mode. (John sort.)

SCÈNE XV.

JONQUILLE, ANTOINE.

ANTOINE. C'est fini nos bourgeois.

JONQUILLE, s'habillant. Ah! oui, vous êtes un joli garçon, vous; venir peintururer un jour de noce; gare les taches et l'odeur!

ANTOINE. Pas de danger, bourgeois. Grâce au siccatif brillant, breveté sans frottage, aussitôt peint, aussitôt sec.

JOHN. Monsieur, on vous attend.

JONQUILLE. On m'attend, j'y vais... où... comment... en nankin. C'est impossible! et pourtant... Ah! une idée... John, veille à ce qu'on ne nous dérange pas; si on me demande, tu diras que je fais faire mon portrait. (John sort. A Antoine, avec mystère.) Vous êtes bien sûr que ça sèche tout de suite?

ANTOINE. J'en réponds sur ma tête.

JONQUILLE. Avez-vous du noir?

ANTOINE. Oui, bourgeois, j'ai raccordé toutes les plinthes et toutes les serrures.

JONQUILLE, se promenant à grands pas. J'ai dit

que j'avais une idée... En suis-je bien sûr. Mais c'est sangrene, c'est fabuleux, c'est monstrueux, c'est pyramidal de bêtise. Ça ne s'est jamais vu, ça ne s'est jamais fait. C'est une chose qu'on sifflerait dans un théâtre.

JOHN, reparaissant. Monsieur, on va vous marier sans vous.

JONQUILLE. Allons, j'ai pour moi les pères de famille et les demoiselles bien élevées qui comprendront ma position. (A Antoine, avec autorité, montrant son pantalon.) Peignez-moi ça!

ANTOINE. Ça! Monsieur veut rire?

JONQUILLE. Peignez-moi ça, vous dis-je! si c'est fait avant deux minutes, cinq francs. Si ça sèche en cinq minutes, dix francs. (A part.) C'est une heureuse inspiration.

ANTOINE. Allons y alors.

JONQUILLE. Oh! venez par ici; si l'on nous surprenait! (Il entre dans un cabinet à gauche du spectateur. Le public ne voit qu'Antoine qui fait le mouvement de peindre.)

ANTOINE. Y êtes-vous, Monsieur?

JONQUILLE. Oui, commencez par le bas.

ANTOINE, chantant.

AIR : Pêcheur, partie bas!

JONQUILLE. Un instant! craignons un coup de pièce au hasard; attendez que je retrouve mon gilet. Allez!!!

ANTOINE. Tiens, ça prend figure.

JONQUILLE. Oui, mais respectez la machine.

ANTOINE. Vous aurez l'air de posséder un objet par song.

JONQUILLE. Ménagez donc vos mouvements! j'ai une tâche sur la manchette droite.

ANTOINE. Ça ne fait rien; on dira que c'est une goutte d'encre en signant à la mairie.

JONQUILLE. Bonne idée.

ANTOINE. Tiens, dans le bas, nous avons encore du nankin qui repassé.

JONQUILLE. Pas si fort, vous attaquez ma chemise, vous tuez mon vernis.

ANTOINE. Envoiez bourgeois: dans tous les métiers faut un apprentissage, et vous voyez bien, nous avons bétygé le haut.

JONQUILLE. Le haut! le haut! Prenez garde à ma chemise et à ma cravate; je n'ai pas besoin que vous me noircissiez jusqu'au menton.

ANTOINE. Voilà qui est fait bourgeois, et un peu bien fait, je m'en vante.

JONQUILLE, reparaissant en scène les bras écartés. Ça sèche tout de suite, mais par prudence.

ANTOINE. Parole, je suis content de moi; je fais concurrence aux teinturiers.

JONQUILLE, regardant un petit endroit jaune. Tendez, croquer, un compte brassé.

ANTOINE, peignant en noir l'endroit indiqué. C'est la moindre des choses.

JONQUILLE. Mon ami, voilà 10 fr.; j'ai toujours aimé les arts, et je te prie de m'en donner, la peinture est une belle chose.

ANTOINE. Merci bien... au revoir Monsieur...

JONQUILLE, lui indiquant l'escalier de service. Passez par là. (Antoine sort.)

SCÈNE XVI.

JONQUILLE, puis JOHN.

JONQUILLE. On a raison de le dire: c'est (1) Jonquille, Antoine.

dans les circonstances critiques que l'homme est véritablement ingénieux; je n'aurais jamais cru... John?

JOHN. Voilà, Monsieur.

JONQUILLE. Regarde-moi. Comment me trouves-tu?

JOHN. Très bien, Monsieur. (A part.) Il paraît que mon nankin ne lui allait pas.

JONQUILLE. N'est-ce pas, ma toilette est insupportable?

JOHN. Oui, Monsieur! (A part.) Où diable a-t-il fourré mon pantalon?

JONQUILLE. Il marche pour se montrer et se trousse son habit; on voit le fond du pantalon tout jaune. Non, mais examinez-moi en détail.

JOHN. Ah! mon Dieu, Monsieur!

JONQUILLE. Eh! bien?

JOHN. Vous avez une portion de votre individu qui n'est pas de la même couleur que l'autre.

JONQUILLE. Quelle portion? Mar, ud, oserais-tu soutenir que je n'ai pas un pantalon noir?

JOHN. Oui, Monsieur, mais vous avez un endroit jaune comme un coing.

JONQUILLE. Comme ça coing... dans quel coin?

JOHN. Quand vous vous tournez du côté de la ruelle.

JONQUILLE. La ruelle!... Ah! tu m'éclaires. En effet, imbécille de peindre! et moi j'ai oublié, je le regardais toujours en face. Il ne pouvait pas... diable c'est contraire! Enfin, j'aurai soin de ne pas m'asseoir. Ah! John! ton nouveau maître est bien malheureux... (Le jaune me tue), (Fausse sortie.) N'oublie pas de faire raccommoder mon pantalon... l'œuvre que j'arrive à temps! (Il se sauve.)

SCÈNE XVII.

JOHN, seul.

Le jeune le tuera! ça me fait l'effet d'andréole de corps, le nouveau marié.

AIR : De Lantara.

On ne doit pas, a dit le sage,
Disputer des goûts, des couleurs,
Moi, si plus tard j'entre en ménage,
J'n'aurai jamais d'pareils frayeurs.

Ça n'avance à rien, et d'ailleurs
Quand on connaît le monde et son entourage,
On sait fort bien qu'il existe des mariés
Qui portent souvent du jaune dans leur ménage
Sans en avoir sur leurs habits.

Tiens! quelle est cette dame qui vient seule par le petit escalier? voyons... (Il sort.)

SCÈNE XVIII.

ARTHUR, seul, un bouquet à la main.

Ce bouquet dans la chambre de la mariée, vite! Ah! Madame Jonquille, nous ferons; vous trouverez mon billet, vous le lirez et vous n'en direz rien à votre mari. Les femmes sont toutes les mêmes. Allons!... (Il entre à gauche.)

SCÈNE XIX.

HÉLOÏSE, à la cantonnade.

C'est bien! attendrai... J'arrive un peu tard,

tant mieux. Il me semble que si j'avais vu le marié devant M. le maire, je n'aurais pu m'em pêcher... Ah ! les hommes !

Aix : D'entrée de Chéribin.

Autrefois, ce cher Jonquille
M'accablait de son amour ;
Mais pour une jeune fille,
Monsieur s'enflamme un beau jour.
Soyez aimable et jolie,
A vos vœux on jurera
De vous aimer pour la vie,
Et puis... on vous oubliera.
Tra la la, en rira qui voudra
Ce sera toujours comm' ça,
Tra la la, tra la la, tra la la,
Ce sera toujours comm' ça.

Ah ! l'entrevue est difficile... Enfin, je suis bien préparée, et avec un peu d'assurance....

SCÈNE XX,

HÉLOÏSE . ARTHUR (1).

ARTHUR, sans la voir. Voilà qui est bien engagé !...

HÉLOÏSE. Tiens ! c'est vous, Monsieur ?

ARTHUR, à part. Héloïse ! (Haut.) C'est moi, Madame. (À part.) Fâcheuse rencontre !

HÉLOÏSE. Par quel hasard ?

ARTHUR. Mais... (À part.) Allons de l'aplomb ! (Haut.) Ce n'est pas le hasard, Madame. Je savais trouver ici une personne !...

HÉLOÏSE. Ah ! une personne... (À part.) Il me cache quelque chose. (Haut.) Vous êtes invité ?

ARTHUR. Pas précisément... Mais Madame Ducroquet m'a témoigné plusieurs fois. (On entend du bruit.)

HÉLOÏSE, remontant. La porte, sans doute.

ARTHUR, à part. Ma foi, à la grâce de Dieu ! (Il se sursaute par l'escalier de service.)

HÉLOÏSE, revenant. Que se passe-t-il donc ? Tout le monde a l'air agité... Eh ! bien, disparu, évaporé... Allons, ce n'est pas pour moi qu'il est venu.

SCÈNE XXI. ET DERNIÈRE.

LES INVITÉS, HÉLOÏSE, MADAME DUCROQUET, AMÉLIE, BERNARDIN, GIBRALTAR, puis JONQUILLE. (Madame Ducroquet a du noir à sa robe, Bernardin à son pantalon, Gibraltar à un gant blanc taché de noir.)

FINALE (Kriech).

CHŒUR,

Quelle aventure surprenante !
Dans un jour d'amour et d'espoir,

Le marié nous représente

Le diable (bis) qui voit tout en noir.

MADAME DUCROQUET, montrant sa robe.

Ma toilette était sans reproche

Et mes vœux pleins de fraîcheur ;

Mais mon gendre de moi s'approcha.

Et de mon orgueil compromit la fraîcheur.

BERNARDIN, montrant son pantalon.

L'histoire est vraiment curieuse !

Mon pantalon, j'en suis certain,

Sortait de chez la blanchisseuse

Qui l'a rapporté ce matin.

TOUS.

Quoi ! ce matin,

Oui, c'est certain.

L'histoire est vraiment curieuse.

GIBRALTAR, montrant son gant.

Pour moi, je suis contrarié

D'avoir ocré la main du marié.

JONQUILLE, entrant ; il a du noir à la figure.

Belle maman, je viens, suivant l'usage,

Vous exprimer ma joie et mon bonheur.

MADAME DUCROQUET, l'interrompant et d'un ton solennel.

D'abord, Monsieur, contemplez votre ouvrage !

JONQUILLE, voyant la robe, le pantalon de Bernardin, le gant de Gibraltar.

Grand Dieu ! que vois-je à peindre de malheur !

Tu me l'avais bien dit garanti sans frottage,

Mais je me suis frotté (Héloïse lui présente une glace)

... J'aperçois la couleur.

REPRISE DU CHŒUR,

(Jonquille semble implorer son pardon ; Madame Ducroquet le repousse.)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez Jonquille. Deux portes au fond, porte à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DUCROQUET, seule, lisant attentivement un papier.

Oui, c'est bien une écriture de femme : « Venez, on vous attend. » Et dire qu'on a trouvé ce papier maudit dans le pantalon de mon

(1) Arthur, Héloïse.

gendre ! L'imbécile ! ce n'était pas assez d'avoir déchiré sa cuvette nuptiale d'une façon et inconvenante, de s'être trempé, je crois, dans du noir de fumée, de nous avoir noircis des pieds à la tête, de s'être arrangé lui-même comme un ramoneur ! Vraiment, depuis ce mariage, tout semble mystérieux et obscur autour de moi. Bernardin, l'amî de la famille, à qui j'ai montré ce billet, a éprouvé un saisissement. Quel brave homme ! Je l'entends encore : « Grand

Dieu! cette écriture! » Cette écriture, il l'a connue donc... et notre voyage à Creil? Jonquille devait partir avec nous, il n'arrive que trois jours après. Monsieur a manqué le chemin de fer, Monsieur a forcé la consigne, Monsieur a été arrêté; tout un petit roman. Ah! mon gendre, nous aurons un fameux compte à régler ensemble! Je l'avais pourtant choisi moi-même, pas jeune, pas beau, pas spirituel; comme mari, il offrait des garanties... en apparence... A qui se fier, mon Dieu! quelle différence avec mon pauvre Babylas que j'ai perdu! j'étais bien tranquille sur son compte, c'est lui qui craignait toujours...

Aix :

Ce cher époux que je regrette,
M'adorait, je m'en souviens bien.
Pruitant son humeur inquiète,
S'effarouchait souvent pour rien.
Il disait : sur celle qu'il aime,
Les droits du maris sont entiers,
Et je veux faire tout moi-même,
Sans excepter mes héritiers.

Une idée! mon gendre n'enferme toujours dans son cabinet de travail où il ne laisse entrer personne. Il y a quelque chose là-dessous; je veux faire un inventaire de tous les papiers... il est absent, sa femme aussi... allons. (Elle entre à droite.)

SCÈNE II.

JONQUILLE, entrant avec précaution.

Personne! tant mieux. J'ai beaucoup d'agrément dans ma société, je me comprends, je me plains, je me console. Ah! vous aviez raison, Gibraltar, j'ai eu de la chance, avant, pendant et après. Récapitulons... avant la noce, je suis victime d'une déchirure colossale à un vêtement indispensable. Pendant de tailleur qui s'intitule maison de confiance! j'aurais mieux fait d'aller à la Belle Jardinière... Ça se serait déchiré tout de même, mais ça m'aurait coûté moins cher. Premier incident fort agréable. Deuxième incident non moins agréable; cet imbécile de John, trouve dans le susdit vêtement le billet d'Héloïse, et au lieu de me le rendre, le porte à ma belle-mère... qui, depuis ce temps-là, me fait des yeux. Gare la bombe! Pendant la noce, arrivée de M^{me} Bernardin, coup de soleil pour votre serviteur. Ce n'est plus l'Héloïse d'autrefois, Madame ne m'a jamais vu. « Ah! c'est le mari! bonjour Monsieur! enchantée de faire votre connaissance; ou m'a dit tant de bien de vous, mais vous paraissez souffrant! Et je réponds bêtement: « Oui, Madame, je me suis fait arracher une dent ce matin, les femmes sont plus fortes que nous... » Après la noce, voyage à Creil... Ma femme et sa mère devaient se trouver au chemin de fer du Nord, j'arrive le premier; j'avais chargé mon domestique de m'acheter une valise et un carton à chapeau; il arrive, l'animal, avec une valise et un carton jaune, et j'en vois des noirs chez tous les marchands. On sonne le premier coup, j'avais mon billet, je veux entrer; « on n'entre pas, » me dit un employé grognon affublé d'un

caban jaune; même dans les administrations ils n'ont pas l'esprit de choisir une couleur plus nationale. « Comment on n'entre pas? — Non, avec des paquets aussi volumineux; allez aux bagages. » Je vais aux bagages, il faut payer, je n'ai pas de monnaie; je donne un billet de 100 fr., on me rend quatre pièces d'or... jaune... ils ont de l'argent pourtant, il y a des pièces de 100 sous en France; ils prétendent que c'est trop lourd. Qu'est-ce que ça vous fait? Je ne vous demande pas de me les porter à domicile. Je retourne à la salle d'attente, on sonnait le dernier coup. « On n'entre plus, me dit le même caban déjà nommé » Ah! tout-à-l'heure on n'entraît pas, maintenant on n'entre plus! c'est donc comme la caisse de Robert-Macaire, on ouvre à trois heures et on ferme à trois heures. Voyons, farceur, laissez-moi passer. Japerçois le boulevard de ma belle-mère dans le 3^e wagon, ma femme ne peut partir sans moi, impossible de lui faire entendre raison. Ah! la moutarde me monte au nez; non, pas la moutarde elle est encore de la couleur... Je m'élançai sur l'employé récalcitrant, il crie : à la garde! on accourt, on m'arrête et le convoi part. Et qu'est-ce qui m'accrète?... un gendarme mobile avec un baudrier jaune.

SCÈNE III.

JONQUILLE, HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE. Ah! je vous retrouve enfin...

JONQUILLE. Vous ici, Madame?

HÉLOÏSE. Perdue! ingrat! monstre!

JONQUILLE. Pas de mots à double entente, s'il vous plaît.

HÉLOÏSE. Je suis bien aise de pouvoir vous dire en face tout le mal que je pense de vous.

JONQUILLE. Tout le mal... si cela peut vous faire du bien.

HÉLOÏSE. Oh! je sais ce qu'il faut attendre de votre mine hypocrite, de votre air innocent...

JONQUILLE. De quoi suis-je donc coupable, Madame?

HÉLOÏSE. De quoi? ah! vous ne manquez pas d'aplomb, mon cher. De quoi? mais sottise sur sottise, faute sur faute, crime sur crime!

JONQUILLE. Vous exagérez, Madame; vous voyez bien, j'avais raison de vous engager à aller moins souvent au boulevard du Temple... l'habitude des mélodrames...

HÉLOÏSE. Allons, j'entre en matière.

JONQUILLE. Entrez vite, Madame, et sortez en au plutôt, on peut nous surprendre.

HÉLOÏSE. D'abord, vous avez abusé...

JONQUILLE. Pas de ma figure. Après tout on ne se fait pas... la nature organise tout ça à son point de vue.

HÉLOÏSE. Laissez-moi finir.

JONQUILLE. A condition que vous ne recommencerez pas.

HÉLOÏSE. Laissez-moi finir, vous dis-je.

JONQUILLE. Il y a un proverbe... « Ce que femme veut... Vous avez la parole, Madame.

HÉLOÏSE. Mon mari soit tout.

JONQUILLE. Il est bien heureux ; les maris ne savent jamais rien.

HÉLOÏSE. Il a vu le billet.

JONQUILLE. Le billet ?

HÉLOÏSE. Que vous avez sottement oublié... dans...

JONQUILLE. N'achevez pas... vous rouvrez ma plaie et l'accroc de mon pantalon.

HÉLOÏSE. C'est votre belle-mère qui le lui a montré.

JONQUILLE. Mon pantalon ?..

HÉLOÏSE. Non, le billet !

JONQUILLE. Ah ! oui, où vous me disiez...

HÉLOÏSE. N'achevez pas, Monsieur ; les blessures du cœur ne se guérissent jamais.

JONQUILLE. Et c'est triste, pour une jolie femme, de mettre son cœur aux incurables.

HÉLOÏSE. Enfin, j'ai réparé votre étourderie.

JONQUILLE. Je suis la folie, et vous la sagesse.

HÉLOÏSE. Je ne pouvais pas nier que ce papier fut de ma main.

JONQUILLE. Il y a bien des écritures qui se ressemblent, surtout chez les femmes ; elles font toutes des pattes de mouches.

HÉLOÏSE. J'ai dit à mon mari que je vous avais écrit à Creil : « Venez, on vous attend. »

Traduction. « Monsieur Jonquille, dépêchez-vous ; votre femme vous attend. »

JONQUILLE. Et cet excellent Bernardin ?..

HÉLOÏSE. A compris parfaitement l'explication.

JONQUILLE. Il n'a pas cherché à savoir comment ce billet que vous m'adressiez à Paris, était dans les mains de Mme Ducroquet... à Creil ?

HÉLOÏSE. Pas le moins du monde ! mon mari est d'une bonne pâte.

JONQUILLE. Mais pas d'assez bonne pâte pour supposer que ce papier est venu tout seul par le chemin de fer.

HÉLOÏSE. Mon Dieu ! tout cela dépend des femmes, et quand nous voulons bien...

JONQUILLE. C'est-à-dire, que ma femme aurait beau vouloir, ce n'est pas moi qui mordrais à l'hameçon.

HÉLOÏSE. Vous croyez ?

JONQUILLE. J'en suis sûr.

HÉLOÏSE. Ne parlez pas, vous perdriez.

JONQUILLE. Mais enfin, si votre mari vous apportait des preuves flagrantes, palpables...

HÉLOÏSE. Des preuves, cela ne prouve rien.

JONQUILLE. Comment ?

HÉLOÏSE. Oh ! vous ne comprenez pas cela, vous, nature incolore, organisation bourgeoise. Il est dans la vie des femmes de ces cas extrêmes, de ces positions exceptionnelles, désespérées, où il faut un sang-froid héroïque ; et, voyez-vous, il y aurait là preuves sur preuves... plutôt mourir que de se rendre... même à l'évidence !

JONQUILLE.

AIR :

Ce que vous dites là m'étonne,
Certes, c'est un grand souvenir ;
Mais le mot fameux de Cambroune
Au sexe ne peut convenir.
Plutôt mourir que de se rendre !
Voilà de forts beaux sentiments,
Mais la femme a le cœur trop tendre
Pour tenir de pareils serments.

HÉLOÏSE. Parlons de nos affaires. J'ai profité de ce qu'Amélie était absente, et je viens vous demander si vous avez soigneusement visité vos tiroirs et vos poches.

JONQUILLE. Mes poches !

HÉLOÏSE. Et si vous n'auriez pas retrouvé...

JONQUILLE. Rien absolument, Madame.

HÉLOÏSE. Très bien ; maintenant soyez discret.

JONQUILLE. J'y ai autant d'intérêt que vous, ce me semble.

HÉLOÏSE. Quand je vous rendrai visite, M. Bernardin m'accompagnera, ou bien je monterai directement à l'appartement d'Amélie.

JONQUILLE. C'est cela, je crains toujours que ma femme n'ait causé avec sa mère ; il m'a semblé plusieurs fois qu'elle cherchait à amener la conversation sur vous ?

HÉLOÏSE. C'est là qu'il faut bien vous tenir. Vous ne me connaissez pas, vous ne m'aviez jamais vue avant la noce.

AMÉLIE, en dehors. C'est bien ! c'est bien !

JONQUILLE. Grand Dieu ! ma femme ! voilà justement ce que je voulais éviter, en vous trouvant seule ici.

HÉLOÏSE. Oui, c'est contrariant.

JONQUILLE. Tenez, Madame, entrez un instant dans mon cabinet de travail, personne ne se permet... je vais conduire ma femme au nouveau pavillon que j'ai fait réparer, et je la garderai assez de temps pour que vous puissiez sortir sans être vue.

HÉLOÏSE. Ah ! ah ! cela devient romanesque ! allons. (Elle entre dans le cabinet de travail où se trouve déjà Madame Ducroquet.)

SCÈNE IV.

JONQUILLE, AMÉLIE (1).

JONQUILLE. C'est vous ma bonne ?

AMÉLIE. Oui, mon ami, c'est moi.

JONQUILLE. Je vous croyais sortie.

AMÉLIE. Je suis sortie, mais je rentre.

JONQUILLE. C'est vrai, on sort... mais il faut toujours rentrer, parce qu'enfin, si on ne rentrerait pas...

AMÉLIE, à part. Il se doute de quelque chose (Haut.) Mais, Monsieur, vous paraissiez préoccupé !

JONQUILLE, à part. Elle a deviné mon embarras.

AMÉLIE. On dirait que je vous dérange.

JONQUILLE. Vous chère amie...

AMÉLIE. Allons, vous avez quelque chose qui vous tourmente, avouez-le...

JONQUILLE. J'ai quelque chose, c'est-à-dire que...

AMÉLIE. Tenez, franchement, le silence me pèse autant qu'à vous.

JONQUILLE. Autant qu'à moi. (À part) La fait est que j'ai un poids.

AMÉLIE. Je vous dirai toute la vérité, vilain aloué.

(1) Amélie, Jonquille.

JONQUILLE. Vilain... bon... mais jaloux,

AMÉLIE. Sournois... dissimulé...

JONQUILLE. Pourquoi ce flux d'épithètes?

AMÉLIE. C'est à propos d'un billet; n'est-ce pas?

JONQUILLE. Un billet!... (A part.) Je suis piécé... (Haut.) Non, ma chère amie, non, n'en parlons plus...

AMÉLIE. Si, Monsieur, je veux en parler, moi... Je sais cela... quand on a quelque chose qui vous tourmente...

JONQUILLE. N'est-ce pas, ça fait un drôle d'effet...

AMÉLIE. Ce billet, je l'ai trouvé.

JONQUILLE. Oui, c'est votre mère.

AMÉLIE, baissant les yeux. Oh! non! c'est un jeune homme.

JONQUILLE. Un jeune homme!...

AMÉLIE. Qui me l'a fait parvenir en cachette.

JONQUILLE. En cachette. (A part.) Ah! ça est le mien où est-il?

AMÉLIE. Et vous pensez bien que je n'ai pas répondu à une démarche aussi hardie. C'est vilain, n'est-ce pas, mon ami, d'écrire à une femme mariée?

JONQUILLE. C'est très vilain! (A part.) Les bras m'en tombent. (Haut.) Alors bernardin...

AMÉLIE. Ça ne regarde pas M. Bernardin.

JONQUILLE. Ça ne le regarde pas, non? (A part.) C'est la bouteille à l'encre... Ah! j'oubliais. (Haut.) Chère amie, venez donc un peu examiner le pavillon.

AMÉLIE. Montez, toujours; je vous rejoins dans un instant?

JONQUILLE. Bien. (A part.) Pourvu que l'autre n'aille pas s'impatienter? (Haut.) Vous venez tout de suite, n'est-ce pas? (Il sort.)

SCÈNE V.

AMÉLIE, seule.

Ce pauvre Jonquille! il ne voulait pas l'avouer, mais cela l'inquiétait. Au fait il a raison. Seulement, je ne lui dirai pas que c'est M. Arthur. Quelquefois pour une cause assez légère!... cela amène des disputes, des duels...

Air : de Clapsson.

Comme la chansonnette,
Répétons tous les jours,
Fille, soyez discrète,
Surtout dans vos amours.
Maman dit que c'est inutile,
Pour un motif assez futile,
De provoquer chez nos époux,
La jalousie et le courroux.
Souvent, hélas quand on le nomme,
On peut causer la mort d'un homme.
Se taire alors en vérité,
C'est un devoir d'humanité.
Comme la chansonnette, etc.

Allons rejoindre Jonquille pour le rassurer complètement. (Elle va pour sortir. Arthur entre.) Grand Dieu! vous ici, Monsieur!

SCÈNE VI.

ARTHUR, AMÉLIE.

ARTHUR. Il fut un temps, Madame, où ma présence ne vous semblait pas aussi importante qu'aujourd'hui.

AMÉLIE. C'est qu'aujourd'hui, Monsieur, je suis mariée, et vous devriez comprendre...

ARTHUR. Oui, Madame, vous êtes mariée, c'est vrai, mais cela ne vous oblige pas à repousser d'une façon si peu gracieuse, permettez-moi de vous le dire, une personne à laquelle vous auriez paru vous intéresser, et qui ne se présente chez vous qu'avec des intentions...

AMÉLIE. Je vous crois incapable, Monsieur, de chercher à mettre le trouble dans un ménage; mais enfin, je vous avais rencontré quelquefois avant mon mariage. Je vous avais distingué, même, comme un des aimables cavaliers que recevait ma tante; vous vous seriez présenté chez ma mère, elle le permettait, cela est bien. Maintenant que j'ai dû lier mon sort à un autre, je ne crois pas soit qu'il convenable...

ARTHUR. Je sais, Madame, que tout est fini entre nous; la bienveillance que vous m'avez autrefois témoignée, m-n Dieu, c'est de la monnaie courante; les demoiselles bien élevées ne se compromettent pas en remarquant un jeune homme un peu plus prévenant, un peu plus assidu; il est là, c'est bien; aurait-il qu'un autre pour fixer dans un quadrille; le lendemain, on n'y songe plus; il part, on l'oublie; pour quoi penser aux absents? et quand il revient le cœur plein d'affection et de souvenirs, quand il se fait une joie de revoir la personne aimée.

AMÉLIE. Monsieur...

ARTHUR. Rassurez-vous, Madame, je parle du passé. Quand il arrive, il se trouve dans une noce, il apprend comme un coup de foudre que celle pour laquelle il aurait donné sa vie, que celle qui occupe depuis six mois toute sa pensée, en épouse un autre.

AMÉLIE. Monsieur...

DUO.

Air : De Calcb.

ARTHUR.

En vérité, je me demande,
Madame, en voyant ce courroux,
Si c'est une faute bien grande,
D'avoir un cœur qui bat pour vous.

AMÉLIE.

Oui, Monsieur, je vous plains sans doute,
Mais songez à votre avenir,
Du passé quoiqu'il vous en coûte,
Effacez jusqu'au souvenir.

ARTHUR.

Du moins, Madame, je vous prie,
Ne soyez pas sourde à ma voix;
Donnez-moi cette main chérie,
Car c'est pour la dernière fois.

(Après un moment d'hésitation, Amélie lui donne sa main.)

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Une gralute charmante,
Vient ici l'agiter,
Car sa main est tremblante,
Qui peut nous écouter?

AMÉLIE.

Il fait que j'y consente,
De peur de l'irriter;
Plus bas, je suis tremblante,
On peut nous écouter.

AMÉLIE.

Où, la femme qu'un serment lie,
Appartient toute à son époux.
À son tour il faut qu'elle oublie,
Des souvenirs parfois bien doux.

ARTHUR.

Ah ! je sais qu'une loi cruelle,
Près d'un autre enchaîne vos jours ;
Moi, du moins à l'amour fidèle,
Je m'éloigne, hélas ! pour toujours.
Mais celle qu'aujourd'hui je prie,
Ne peut me refuser, je crois,
Un baiser sur sa main chérie,
Car c'est pour la dernière fois.

(Même jeu qu'au 1^{er} couplet ! Amélie donne sa main qu'Arthur baise avec transport.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BERNARDIN. Sans la coulisse. Ne m'annoncez pas, mon bon ami, c'est inutile.

AMÉLIE. M. Bernardin... Ah ! Monsieur, quelle imprudence... si mon mari...

ARTHUR. Rassurez-vous, Madame... n'y a-t-il pas moyen ?

AMÉLIE. Si, dans le cabinet de travail, personne n'y entre; je vais conduire M. Bernardin près de mon mari... pendant ce temps là...

ARTHUR. Je comprends, soyez tranquille, Madame, et comptez sur ma discrétion. (A part.) Je le disais bien, tout n'est pas fini... (Il entre le cabinet où déjà se trouvent Madame Deroquet et Héloïse.)

SCÈNE VII.

AMÉLIE, BERNARDIN.

BERNARDIN. Bonjour belle dame, serviteur... Tiens, vous êtes seule ?

AMÉLIE, embarrassée. Oui, je suis seule, Monsieur, c'est-à-dire, mon mari est en bas, et je me disposais à...

BERNARDIN. Vous n'avez pas vu ma femme ?

AMÉLIE. Non.

BERNARDIN. C'est singulier ! elle est sortie depuis ce matin sans rien me dire, et je comptais la trouver ici.

AMÉLIE. Je ne l'ai pas vue... voulez-vous que nous allions rejoindre...

BERNARDIN. Pardon, pendant que nous sommes seuls, je désire vous confier...

AMÉLIE. Parlez vite... mon mari attend et (à part) un autre aussi.

BERNARDIN. Les maris sont fait pour ça; j'ai attendu bien des fois dans ma vie, moi, et je ne m'en plains pas. Tenez, Amélie, je veux être franc; vous savez que j'aime ma femme, que je pars ordinairement seul en voyage sans la moindre inquiétude. Eh ! bien, depuis l'autre jour...

AMÉLIE. L'1^{er} jour.

BERNARDIN. Oui... Madame Deroquet m'a

communiqué certain papier qui ressemblait fort à une missive d'ambassade.

AMÉLIE. Ma mère (à part) aurait-elle décon-

vert!...

BERNARDIN. Plus tard, ma femme m'a expliqué...

AMÉLIE. Comment ! elle vous a dit...

BERNARDIN. Oui, elle m'a dit pourquoi ce billet avait été écrit.

AMÉLIE. Pour qui;

BERNARDIN. Pour qui et pourquoi;

AMÉLIE. Mais d'où sait-elle ?

BERNARDIN. Comment ! d'où sait-elle ? Parbleu,

il me semble que cela la regarde au peu, et moi aussi ça me regarde.

AMÉLIE. Ah ! pas précisément.

BERNARDIN. Vous raillez, Madame Jonquille;

toujours est-il que j'ai eu un moment... vous ad-

vez... on n'est pas maître de ça. Oh ! cela me ferait tant de peine !

AMÉLIE. Cet excellent M. Bernardin ! vous avez bon cœur, vous.

BERNARDIN. Écoutez donc.

AIR : Sa Majesté n'a plus sa tête.

En sa femme il faut avoir foi,
Pour être heureux dans son ménage,
Et je pense, un peu malgré moi,
Aux accidents du mariage.

AMÉLIE.

Je sais quelqu'un qui n'oubliera
Jamais votre sollicitude.

Ne vous tourmentez pas pour ça.

BERNARDIN.

Dam ! ça fait toujours c't'effet là,
Quand on n'en a pas habitude.

Rassurez-vous, Amélie, vous n'aurez à rougir de personne. Venez.

SCÈNE VIII.

BERNARDIN, AMÉLIE, JONQUILLE (1).

JONQUILLE. Ce n'est pas seulement dans la garde nationale que l'on fait des facions, Madame; vous me laissez attendre. Ah ! Bernardin, bonjour Bernardin ! (A part.) Emmenons-le vite pour que sa femme... (Haut.) Donnez donc le bras à Amélie, elle vous montrera le pavillon que j'ai fait remettre à neuf. Je vous suis. (A part.) J'aurai le temps de faire sortir Héloïse.

BERNARDIN. Volontiers. (A Amélie.) Madame.

AMÉLIE, à Jonquille. Pardon, mon ami, montrez-vous même à Monsieur. J'ai quelque chose à terminer; je vous rejoins dans un instant. (A part.) Le temps de délivrer mon prisonnier.

BERNARDIN. Très-bien. Venez-vous, Jonquille.

JONQUILLE. Mon cher ami, certainement, mais, c'est que... moi aussi. (A part.) Diable de caprice.

BERNARDIN. Dites donc, est-ce que je vous gêne, aimables tourtercaux ? Vous avez l'air de vous renvoyer la balle. — Vas-y. — Non. — Pas moi. — Toi.

AMÉLIE. Monsieur Bernardin, pouvez-vous croire... (A part.) Je suis au supplice !

JONQUILLE. Bernardin, ce que vous dites là

(1) Jonquille, Amélie, Bernardin.

est énormément disgracieux. Enfin, je vous pardonne en faveur de l'amitié. C'est qu'il y a là ..

AMÉLIE, à part. Grand Dieu !... (Haut.) Là...

BERNARDIN. Là ?

JONQUILLE. Une personne.. (A part.) Ma femme va se douter de quelque chose, c'est sûr.

AMÉLIE. Mais, Monsieur.. (A part.) Il sait tout. (Haut.) Cette personne ?

JONQUILLE. S'impatiente, peut être, et je vous expliquerai plus tard...

AMÉLIE. Oh ! je sais, Monsieur...

JONQUILLE. Comment ? (A part.) Je suis pris.

BERNARDIN. Mes enfants, finissons-en... ou mettez-moi dans la confidence.

JONQUILLE. Je vais seulement dire un mot... et ensuite. (Il va pour entrer.)

AMÉLIE. l'arrêtant. N'entrez pas, Monsieur !

JONQUILLE, à part. Elle veut faire une scène... Ça se gâte.

AMÉLIE. C'est moi qui prévientrai moi-même... (Elle va pour entrer.)

JONQUILLE. N'entrez pas, Madame !

AMÉLIE, à part. Mon Dieu ! si ma mère arrivait !

BERNARDIN. Ah ! ça, décidément mes bons amis, vous avez l'air de ne pas vous entendre.

— N'entrez pas, Madame. — N'entrez pas, Monsieur. Voyons, je suis là pour vous arranger.

Vous n'entrerez ni l'un ni l'autre... Je ferai la commission ; seulement, mettez-moi au courant ; que dois-je dire à celui ou à celle qui est dans ce cabinet ? car nous n'en finirons pas. (Il va pour entrer.)

JONQUILLE et AMÉLIE. N'entrez pas !

BERNARDIN. Bon, ni moi non plus ; la farce est bonne.

JONQUILLE, à part. Comme ça serait plaisant, n'est-ce pas avec son épouse !

AMÉLIE, à part. Faire sortir M. Arthur devant lui !

BERNARDIN. Enfin, c'est une répétition sans doute ; nous jouons la comédie.

SCENE IX.

BERNARDIN, JONQUILLE, AMÉLIE,
MADAME DUCROQUET.

MADAME DUCROQUET. Oui, on joue la comédie, et je viens y prendre mon rôle.

JONQUILLE, à part. Ma belle mère !!!

AMÉLIE, à part. Maman !!!

BERNARDIN, à part. Je vais peut-être saisir le fil.

ENSEMBLE.

BERNARDIN.

Air : de Kriemel.

Si nous jouons un vaudeville,
Mettez-moi donc vite au courant ;
Car je suis trop fin, trop habile,
Pour ne jouer qu'en figurant.

AMÉLIE et JONQUILLE.

Si nous jouons un vaudeville,
Je tremble pour le dénouement,
Il faut, par une ruse habile,
Les empêcher d'être au courant.

MADAME DUCROQUET.

Si vous jouez un vaudeville.

J'aurai mon tour, assurément ;

Mais par une manœuvre habile

Je dois brusquer le dénouement.

(A part.) Quand j'avais une si belle occasion de lancer mon gendre ! Il faut que ma fille... (Haut.) La personne qui est là... se trouvait avec moi. C'est pour moi qu'elle est venue.

JONQUILLE, à part. Vénéritable parente, va !

AMÉLIE, à part. Bonne mère !

BERNARDIN, à part. La comédie continue ; je suis comme les comparés du Cirque, moi... Je ne suis pas pourquoi on se bat.

MADAME DUCROQUET. Et je crois de l'intérêt de tout le monde que la personne sorte sans être vue.

AMÉLIE. Oui, maman.

JONQUILLE. Oui, Madame.

BERNARDIN. Je suis comparse, je dois faire chorus : oui, Madame.

MADAME DUCROQUET. Veuillez vous retirer tous les trois, le reste me regarde.

BERNARDIN (1). J'ai une idée ! Quelqu'un m'ait laissé dans la plus profonde ignorance sur l'intrigue de la pièce, il ne sera pas dit que j'aurai joué une nuit sans prendre une part quelconque au dénouement, il est entendu que ni Madame, ni Jonquille, ni moi ne devons savoir le nom du personnage mystérieux qui causait avec Madame Ducroquet. Ah ! ah ! Madame... enfin vous êtes veuve. Eh ! bien, puisque Mme Ducroquet se charge de la partie active, mettons-nous tous trois derrière ce paravent, ne disons rien, ne tournons pas la tête, la délivrance aura lieu, ce sera plus d'huile. (Il dépole le paravent.) Allons, Madame, allons, Jonquille, et surtout pas le moindre coup d'œil, je ne vous perd pas de vue, moi. Au moins la comédie sera complète. (Amélie vient près de lui, Jonquille de l'autre côté.)

JONQUILLE, à part. Il est gai comme si c'était une représentation à son bénéfice. (Madame Ducroquet ferme le paravent de manière à ce qu'on ne puisse rien voir. — Musique.)

BERNARDIN. Je suis content de mon idée. J'ai déjà vu des scènes de paravent.

JONQUILLE. Pas comme celle-là.

BERNARDIN. Flatteur !

JONQUILLE, à part. Sa femme a raison, il est d'une bonne pâte. (Madame Ducroquet ouvre la porte. Arthur et Héloïse sortent en marchant sur la pointe des pieds.)

BERNARDIN. Oh marche...

AMÉLIE. C'est lui.

JONQUILLE. C'est elle.

(Madame Ducroquet rouvre le paravent.)

MADAME DUCROQUET. Ce n'est pas plus difficile que ça.

BERNARDIN. La farce est jouée.

JONQUILLE, à part. S'il savait qu'il en est le dindou !

ENSEMBLE.

Air : De Chérubin.

Amis, dans cette comédie,
Chacun a bien fait sa part,
Le dénouement était prévu
Personne n'a rien vu.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GIBRALTAR.

GIBRALTAR. Ah! ah! on chante ici, on se partage en deux camps; les uns s'en vont, les autres restent.

JONQUILLE, l'interrompant. Bonjour, Gibraltar, ça va bien, mon ami; on disait que vous aviez une sueur rentrée à force de travail; ça m'étonnait.

GIBRALTAR. Farceur! Ce qui m'étonne, moi, c'est la rencontre de...

MADAME DUCROQUET, l'interrompant. Bonjour, Gibraltar, comme la température a changé! on assure que nous avons 20 degrés au-dessus de zéro, Êtes-vous passé devant Chevalier?

GIBRALTAR. Non, Madame, mais je suis passé par l'escalier de M. Jonquille, et je me suis trouvé face à face avec...

BERNARDIN, l'interrompant. Bonjour, Gibraltar, avez-vous vu le nouveau phénomène, cette danseuse qui se tient cinq minutes sur la pointe du pied gauche avec un poids de 40 livres dans la main droite?

GIBRALTAR, à part. Ah! ça, qu'est ce qu'ils ont donc avec leur sueur rentrée, leur thermomètre et leur danseuse? (Haut.) Permettez moi de vous raconter la rencontre tout à fait inattendue...

AMÉLIE, bas. Pas un mot, M. Gibraltar.

GIBRALTAR. Ah!

MADAME DUCROQUET, bas. Taisez-vous donc, bavard, on ne vous demande rien.

GIBRALTAR. Ah!

BERNARDIN, bas. Savez-vous le latin? *Motus*.

GIBRALTAR. Ah!

JONQUILLE, bas. Ne jabotez pas davantage, on désire que vous gardiez l'anonyme.

GIBRALTAR. Ah! (A part.) C'est drôle. Ils veulent me faire une farce, bien sûr, je n'y suis pas du tout. (Haut.) Ah! je devine, c'est une charade. Nous jouons, ou plutôt vous jouez une charade. C'est que je ne suis pas fort.

BERNARDIN. On vous excuse, Gibraltar.

JONQUILLE. Vous trouverez le mot un autre jour.

GIBRALTAR. Oui, mais je suis curieux, moi.. je veux savoir le mot; voyons, je me rends, je demande grâce. — Pourquoi lorsque vous êtes à vous amuser, laissez-vous partir seuls, c'est-à-dire seuls, non... puisque...

BERNARDIN. Gibraltar, je vous retire la parole.

JONQUILLE. Gibraltar, vous abusez de la tribune... à la porte!

MADAME DUCROQUET. Gibraltar, vous méri-

tez une punition; vous ne répondrez que lorsqu'on vous interrogera.

AMÉLIE. Et personne pour le moment n'a rien à vous demander.

GIBRALTAR. Eh! bien? mais que vous ne voulez pas parler, je parlerai moi; je m'insurge, je pose des conclusions, je mets les pieds dans le plat, et personne ne m'empêchera de dire que tout-à-l'heure (il va vers Amélie) je me suis trouvé nez à nez avec Monsieur...

AMÉLIE. La s'cez-moi, Monsieur.

GIBRALTAR, allant vers Bernardin. Et j'ai bien vu qu'on n'était pas content, parcequ'on avait la figure... surtout...

BERNARDIN. Encore une fois ne nommez personne, narrateur incongru.

GIBRALTAR, allant à Madame Ducroquet. En les apercevant je leur ai dit: tiens, c'est vous!

MADAME DUCROQUET. Gibraltar, je vous regarde comme un polisson.

GIBRALTAR, allant vers Jonquille. Et j'ai parfaitement reconnu Madame.

JONQUILLE. Ne passez pas le détroit, Gibraltar.

GIBRALTAR. Ah! voilà ce qui s'appelle pousser la charade jusqu'à ses dernières limites!

MADAME DUCROQUET, bas. On vous a dit de vous taire, taisez-vous.

BERNARDIN, bas. C'est un secret d'état.. taisez-vous.

AMÉLIE, bas. Il y va de mon repos... taisez-vous.

JONQUILLE, bas. Vous parlez bien, mais on aime autant que vous ne parliez pas... taisez-vous.

GIBRALTAR, à part. Disons alors comme Hésiode: Qui diable trompe-t-on ici, tout le monde est dans le secret.

ENSEMBLE.

Ain: De Chérubin.

GIBRALTAR.

Ils ont un air de mystère,
Chacun m'engage à me taire;
Il s'agit d'un grand secret,
Obéissons, soyons discret.

BERNARDIN, JONQUILLE, AMÉLIE, MADAME DUCROQUET.

Gibraltar, c'est un mystère,
On vous engage à vous taire,
Il s'agit d'un grand secret;
Obéissez, soyez discret.
(Gibraltar sort à reculons en saluant.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un jardin à Saint-Mandé, chez Gibraltar. Partition à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOÏSE, AMÉLIE (1).

Ah ! ça, ma chère Amélie, nous voici à Saint-Mandé, dans la propriété de cet excellent M. Gibraltar qui nous a invitées à une fête de famille. Qu'avez-vous donc ? vous paraissiez rêveuse.

AMÉLIE. Moi... non...

HÉLOÏSE. Est-ce que le caractère de votre mari ?

AMÉLIE. Non.

HÉLOÏSE. Auriez-vous remarqué certaines absences ?

AMÉLIE. Dam, il s'absente quelque fois.

HÉLOÏSE. Vous ne comprenez pas... des absences... des distractions... qui indiquent un cerveau...

AMÉLIE. Non, il est très bon pour moi. Seulement, il y a des choses qui lui font un singulier effet. Ainsi, maman m'a donné un couvre-pieds en soie jaune, il a voulu absolument me le faire ôter... Une autre fois, nous avions des abricots au dessert, il a fallu les emporter.

HÉLOÏSE. Et cela ne vous a pas donné à penser ?

AMÉLIE. Oh ! si j'ai fait mes petites réflexions.

HÉLOÏSE. Contez moi donc ça...

AMÉLIE. Je me suis dit : mon mari n'aime pas les abricots ni les couvre-pieds.

HÉLOÏSE. Voyons, il ne faut pas mentir ; les chagrins sont moins lourds lorsqu'ils sont partagés, et on peut confier à une amie...

AMÉLIE. C'est impossible, Héloïse.

HÉLOÏSE. Vous voyez bien qu'il y a quelque chose ; tenez, je serai plus franche que vous : je sais ce qui vous tourmente.

AMÉLIE. Vous ?

HÉLOÏSE. Et vous pouvez avoir confiance en moi, car j'ai le même intérêt que vous.

AMÉLIE. Je ne vous comprends pas.

HÉLOÏSE. Vous vous rappelez la scène de cabinet de travail, la scène du paravent ?

AMÉLIE. Parlez bas... Eh ! bien ?

HÉLOÏSE. Eh ! bien, quand vous avez fait entrer ce jeune homme...

AMÉLIE. Oh ! je n'ai rien à me reprocher. Un peu de coquetterie, peut-être.

HÉLOÏSE. Je le sais, mais enfin vous ignoriez que je fusse avec Madame Durroquet.

AMÉLIE. Oui, ma mère me l'a dit depuis.

HÉLOÏSE. Et votre mari ?

AMÉLIE. Il n'en a pas été question devant moi.

HÉLOÏSE. Il n'en saura rien ; Bernardin est au courant et sera discret ! — D'ailleurs j'ai eu soin de ne lui dire que ce qu'il faut. — Eh ! bien, chère amie, ce M. Arthur est un monstre.

AMÉLIE. Vous le connaissez ?

(1) A. H.

HÉLOÏSE. Il m'a fait la cour.

AMÉLIE. Ah !

HÉLOÏSE. Et je suis sûr que sa conversation avec vous ressemblait à sa conversation avec moi. Ces beaux Messieurs ont un vocabulaire à eux. L'objet de leur passion change, mais le vocabulaire reste ; c'est toujours la même chose.

Air : de Krusel.

Premier couplet.

Il me disait : Madame, je vous aime,

AMÉLIE.

Tout comme à moi.

HÉLOÏSE.

Mon seul désir est d'être aimé de même.

AMÉLIE.

Tout étonné de moi.

HÉLOÏSE.

Laisser l'espoir à mon âme trahie.

AMÉLIE.

Tout comme à moi.

HÉLOÏSE.

Pour vous cent fois je donnerais ma vie.

AMÉLIE.

Tout comme à moi.

Deuxième couplet.

Je le voyais avant mon mariage,

HÉLOÏSE.

C'est comme moi :

AMÉLIE.

Tout tant d'amour, il devenait un gâp.

HÉLOÏSE.

C'est comme à moi :

AMÉLIE.

Mon souvenir éternait son existence,

HÉLOÏSE.

C'est comme à moi.

AMÉLIE.

Je pourrais seule adoucir sa souffrance :

HÉLOÏSE.

C'est comme à moi.

Ainsi, ma chère, il faut en finir et lui donner une bonne leçon.

AMÉLIE. En disant franchement à nos maris...

HÉLOÏSE. Ne précipitons rien ; la franchise est une belle chose, mais il ne faut pas en abuser, surtout avec son mari. Ah ! j'aperçois Gibraltar, et tenez, je ne me trompe pas, M. Arthur est avec lui. Que vient-il faire ici ? Si nous pouvions sans être vues... Oui, dans ce pavillon. Venez vite. (Elles entrent dans le pavillon.)

SCÈNE II.

ARTHUR, GIBRALTAR, AMÉLIE, HÉLOÏSE, cachées (1).

GIBRALTAR. Parbleu ! jeune homme, je ne m'attendais pas à l'honneur de votre visite. Venir à Saint-Mandé, c'est aimable à vous.

(1) G. A.

ARTHUR. D'un moment à l'autre, Monsieur, je puis recevoir ma nomination à un poste éloigné; mon départ serait immédiat et je tenais à vous parler.

GIBRALTAR. Vous dinerez avec nous, j'attends tous nos amis... Vous savez.

ARTHUR. Grand merci, mais j'ai besoin de retourner promptement à Paris. Permettez-maintenant que je vous explique en deux mots.

GIBRALTAR. Je sais tout oreilles.

ARTHUR. Je viens vous demander quelques détails sur la scène de l'autre jour.

GIBRALTAR. Quelle scène?

ARTHUR. Vous vous rappelez bien; vous m'avez rencontré comme je sortais...

GIBRALTAR. Oui, avec Madame...

ARTHUR. Chut, si l'on nous entendait...

GIBRALTAR. Il n'y a pas de danger, nous sommes seuls. Eh! bien, oui, je vous ai rencontré; après?

ARTHUR. C'est moi qui vous demande ce qu'on disait quand vous êtes entré.

GIBRALTAR. Ce qu'on disait... ma foi, je n'en sais rien, on jouait une comédie. Tout le monde me coupait la parole, je n'y comprenais rien. Et je les ai quittés sans en avoir davantage.

ARTHUR. Diable! je ne voudrais pourtant pas l'avoir compromise.

GIBRALTAR. Compromise, parce que vous sortiez avec elle.

ARTHUR. Non pas elle, l'autre.

GIBRALTAR. Comment... l'autre...

ARTHUR. Oui, si son mari s'était douté.

GIBRALTAR. Bah! Bernardin riait comme tout le monde.

ARTHUR. Pas Bernardin, l'autre.

GIBRALTAR. L'autre, l'autre. Jeune homme, vos idées ne sont pas saines. Mais j'y pense, farceur. Est-ce qu'il y aurait quelque chose sous la jupe?

ARTHUR. Monsieur...

GIBRALTAR. Est-ce que vous seriez amoureux de Madame Bernardin?

ARTHUR. Non, je l'ai connue avant son mariage. Quelques galanteries... mes conséquences... c'est un souvenir. Ça n'a pas d'autre importance. Ce qui a compliqué l'affaire, c'est ma visite à M^{lle} Jonquille. Parce que vous sompagnez, je me frouze surpris.

GIBRALTAR. Et moi donc!

ARTHUR. Ça me dit: entrez-là, l'autre.

GIBRALTAR. Vous entrez. (Apart.) Il embrouille tout ça. (Haut.) Dites donc: je sors. Puisque je vous ai rencontré sur l'escalier.

ARTHUR. Oui, mais dans le cabinet de travail.

GIBRALTAR. Quel cabinet de travail? (Apart.) C'est sa tête qui travaille.

ARTHUR. Je me croyais seul. Pas du tout.

GIBRALTAR. Voyons, vous entrez seul, et vous n'étiez pas seul!

ARTHUR. Non, puisque... l'autre.

GIBRALTAR. Ah! encore l'autre.

ARTHUR. Et puis la maman par-dessus le marché.

GIBRALTAR, à part. Décidément, voilà un garçon qui n'a pas la tête à lui. (Haut.) Mon cher ami, mettez donc un peu de clarté dans vos discours. Vous entrez, vous sortez, le mari, l'autre, la maman. Que diable, je ne peux pas vous suivre dans tous ces voyages de fantaisie. Vous

parlez d'une visite à Madame Jonquille. Est-ce à Monsieur et à Madame?

ARTHUR. Non, à Madame.

GIBRALTAR. En particulier?

ARTHUR. Oui.

GIBRALTAR. Ah! ah! jeune Lovelace, vous la trouvez à votre goût. Mais prenez garde. Jonquille, avec son air bon enfant, a des moments terribles. Je vous en préviens. Mon cher, j'ai été jeune aussi, moi, mais je ne glanais pas dans tous les jardins: je ne faisais pas le tour en partie double.

ARTHUR. Écoutez donc, nous sommes assez souvent trompés. Quand nous prendrions quelquefois notre revanche... Car vous pensez bien que le cœur ne joue pas un rôle très sérieux dans toutes ces aventures; seulement, nous attachons un certain amour-propre à des conquêtes nouvelles. Voilà tout.

Air 1

Depuis notre mère à tous, Ève,
Ce sexe adorable et charmant,
À nos dépens, souvent élève
Un piège à sentiment.
Sans aucun scrupule les femmes,
Nous prouvent votre liberté,
Nous prenons le cœur de ces dames,
C'est un piège pour un piège.

Et puis, elles sont si disposées à croire à nos serments! Ça leur fait plaisir quand on leur dit qu'elles sont charmantes et qu'on les adore. Nous voyons de nos avantages.

SCÈNE III.

ARTHUR, GIBRALTAR, HÉLOÏSE, AMÉLIE,
sortant du pavillon.

HÉLOÏSE. Et nous tâcherons d'user des autres, Monsieur.

ARTHUR, à part. Fâcheux contretemps.

Air: Quelle terreur soudaine!

(Être aimé ou mourir.)

ENSEMBLE.

HÉLOÏSE ET AMÉLIE.

Je ris de sa surprise,
Voilà les amoureux,
Croyez à leur franchise,
Ah! vraiment c'est affreux.

GIBRALTAR.

Grand Dieu quelle surprise!
Pour ce pauvre amoureux,
Son excès de franchise,
Le rend bien malheureux.

ARTHUR.

Grand Dieu! quelle surprise,
En croirais-je mes yeux,
Dans un double entreprière,
Je ne suis pas heureux.

ARTHUR.

Oui, je le vois, c'était un piège,
Mais avant peu j'aurais mon tour.

HÉLOÏSE.

Eh! bien, quel amour vous protège,
Vous qui suez tant de l'amour.

ARTHUR. Le sexe à ses privilèges, Mesdames, et c'est avec Monsieur...

HÉLOÏSE. À votre aise... (Elle cause bas avec Amélie.)

ARTHUR. Monsieur Gibraltar.

GIBRALTAR. Monsieur...

(1) G. A. H. A'.

ARTHUR. Vous m'avez aimé dans un guet-apens.

GIBRALTAR. Moi !...

ARTHUR. Oui ; en m'amenant ici, vous saviez que ces dames étaient dans ce pavillon, qu'elles nous écoutaient.

GIBRALTAR. Moi !...

ARTHUR. Et en me disant que nous étions seuls, en m'engageant à vous confier mes secrets...

GIBRALTAR. C'est bien vous qui m'avez forcé à les entendre ; je ne vous demandais rien.

ARTHUR. Dans une heure, vous aurez de mes nouvelles, Monsieur.

GIBRALTAR. Je m'intéresse beaucoup à votre santé. Mais ne vous dérangez pas pour ça.

ARTHUR. Si, Monsieur, on ne se moque pas de moi impunément. Au revoir, Mesdames... (Il salue, à part, en sortant.) Je me vengerais à ma manière... en diplomate. (Il sort.)

SCÈNE IV.

GIBRALTAR, AMÉLIE, HÉLOÏSE (1).

GIBRALTAR. Ce pauvre garçon bat la breloque d'une façon inquiétante. Où diable s-t-il été chercher tout ça ?

HÉLOÏSE. Monsieur, vous avez un grand défaut.

GIBRALTAR. Qui n'en a pas ! Lequel, Madame ?

HÉLOÏSE. C'est de ne pas comprendre certaines nuances que les hommes de votre âge comprennent ordinairement tout de suite.

GIBRALTAR. Certaines nuances ?

AMÉLIE. C'est vrai, Monsieur Gibraltar, vous me faites l'effet d'un enfant terrible.

GIBRALTAR. D'un enfant terrible !

HÉLOÏSE. N'oubliez pas qu'il y a des circonstances délicates où l'homme adroit sait se tenir à l'abri des pièges et des inadéquations.

GIBRALTAR. Ah !

AMÉLIE. Oui, Monsieur, papa disait : « Quand il le faut, on doit regarder sans voir et écouter sans entendre. »

GIBRALTAR. Votre papa...

HÉLOÏSE. J'aperçois mon mari. Tenez-vous bien.

AMÉLIE. Et quand vous verrez Jonquille, tenez-vous mieux. (Elles sortent.)

SCÈNE V.

GIBRALTAR, seul. Que je me tienne bien, que je me tienne mieux... Quelle diable d'histoire ! décidément, il y a quelque chose... Je vais arranger tout cela, moi, je suis l'ami de la famille.

SCÈNE VI.

GIBRALTAR, BERNARDIN (2).

BERNARDIN. Gibraltar, je vous cherchais. J'ai besoin de vous parler avant que tout votre monde soit arrivé.

GIBRALTAR. Je vous écoute, cher maître.

BERNARDIN. J'ai des reproches à vous faire.

GIBRALTAR. A moi !

BERNARDIN. Oui, l'autre jour tout le monde vous engage à vous taire, vous persistez.

(1) B. G. A. — (2) B. G.

GIBRALTAR. Écoutez donc, j'étais tout ahuri. Je ne comprenais pas la charade.

BERNARDIN. Vous en avez le mot maintenant.

GIBRALTAR. Oui, je sais...

BERNARDIN. Il fallait que ce jeune homme pût sortir sans être vu.

GIBRALTAR. Certainement. (A part.) Disons comme lui.

BERNARDIN. Dans le premier moment, j'étais aussi dérouteré que vous, mais ma femme mis au courant.

GIBRALTAR. Oui, je sais...

BERNARDIN. Et c'est à propos de ce jeune homme que j'ai inventé la scène du paravent.

GIBRALTAR. La scène du paravent ?

BERNARDIN. Oui, c'était comique, allez ; nous trois les uns contre les autres.

GIBRALTAR. Vous trois ?

BERNARDIN. Et là maman, exécutant la manœuvre comme un général d'armée.

GIBRALTAR, à part. En voilà encore un qui s'embrouille.

BERNARDIN. Eh ! bien, vous avez failli tout gêner... Vous avez la langue trop longue, Gibraltar...

GIBRALTAR. Mettez-vous donc à ma place. Je rencontre ce jeune élégant dans l'escalier, je le salue et je vois qu'il donne le bras à votre femme...

BERNARDIN. Comment ! à ma femme !!!

GIBRALTAR. Ça devait naturellement m'étonner de vous trouver tous gais comme des pinsons, et le départ de votre femme avec M. Arthur m'intriguait beaucoup ; voilà tout. Suis-je coupable, prenez ma tête.

BERNARDIN. Qu'est-ce que vous chahutez-là ?

GIBRALTAR. Moi, je ne chante pas.

BERNARDIN. Vous dites, avec ma femme...

GIBRALTAR. Ah ! bien.

BERNARDIN. Vous êtes bien sûr que c'est ma femme.

GIBRALTAR. Pardieu ! je l'ai vue comme je vous vois... D'ailleurs, vous le savez bien, mais plaisant.

BERNARDIN. C'est l'explication du billet.

GIBRALTAR. Quel billet ?

BERNARDIN. J'aurais dû m'en douter.

GIBRALTAR. De quoi ?

BERNARDIN. Gibraltar, il y aura du nouveau avant ce soir... je sais... je suis infiniment contrarié, je ne vous dis que ça. (Il sort.)

SCÈNE VII.

GIBRALTAR, seul.

Ma parole d'honneur, c'est à dégoûter de s'occuper des affaires des autres. On dirait qu'ils ont tous un coup de soleil... Qu'est-ce qu'il vient me rabâcher avec son paravent et son billet... Est-ce qu'il croit que je vais poser à perpétuité pour sa charade... Je la trouve infiniment trop prolongée, ça...

JONQUILLE, dans la coulisse. Bonjour, Magloire, bonjour.

GIBRALTAR. Jonquille !... En voilà un du moins avec qui je pourrai m'entendre.

SCÈNE VIII.

GIBRALTAR, JONQUILLE.

JONQUILLE. Monsieur Gibraltar, celui qui a

l'honneur de vous saluer, celui que vous avez bien voulu inviter à dîner, prend la liberté de vous demander si vous avez la velléité de le molester pour vous amuser.

GIBALTAR. Pourquoi tous ces infinitifs?

JONQUILLE. Je prenais pour vous rejoindre une allée de tilleuls; votre nouveau jardinier, M. Magloire, m'a dit: Passer par là.

GIBALTAR. Eh! bien?

JONQUILLE. Eh! bien? il n'agit probablement pas sans ordre, M. Magloire?

GIBALTAR. Non... après?

JONQUILLE. C'est donc par vos ordres que j'ai dû venir ici comme un aveugle sans chien et sans bâton, les yeux fermés enfin, pour ne pas voir cette immensité de melons que je cotoyais à droite et à gauche.

GIBALTAR. Pourquoi n'aurais-je pas des melons, Monsieur?

JONQUILLE. Melons Monsieur... Mettez donc une virgule, s'il vous plaît, ou je vous apprendrai la ponctuation.

GIBALTAR. Mais enfin, cette querelle d'allemand à propos de mes melons...

JONQUILLE. Parce que vos melons sont jaunes, Monsieur.

GIBALTAR. Fallait-il les badigeonner en bleu pour vous faire plaisir?

JONQUILLE. Parce que vous savez que je hais le jaune, et que, sous prétexte de me faire des politesses, vous abusez du jaune: vous portez des gilets jaunes, vous avez des melons jaunes, vous me faites offrir, quand j'arrive, un verre de madère jaune, et vous avez du vin rouge dans vos caves; et puis, la dernière fois que vous êtes venu chez moi, pourquoi cette insistance à parler?... Si vous saviez...

GIBALTAR. Je sais tout, absolument tout, et je n'en suis pas plus avancé. Voyons, causons tranquillement.

JONQUILLE. Eh! bien, Gibraltar, j'avais rencontré la femme de Bernardin avant mon mariage.

GIBALTAR. Ah! (A part.) Lui aussi!

JONQUILLE. En tout bien tout honneur; mais enfin le mari n'a pas besoin de savoir... ni ma femme non plus... si l'on avait appris qu'Éloïse fit dans ce cabinet de travail...

GIBALTAR, à part. Voilà encore le cabinet de travail qui revient sur l'eau.

JONQUILLE. Vous m'entendez?

GIBALTAR. Certainement. Ce qui me déroulait, c'est le jeune homme qui accompagnait Madame Bernardin....

JONQUILLE. Un jeune homme! quel jeune homme?

GIBALTAR. Monsieur Arthur.

JONQUILLE. Monsieur Arthur... qu'est-ce que c'est que ça?

GIBALTAR. Ce diplomate en herbe.

JONQUILLE. Quel diplomate?

GIBALTAR. Allons, ne faites pas l'étonné.

JONQUILLE. C'est vous qui m'étonnez.

GIBALTAR. Votre femme a dû vous dire...

JONQUILLE. Rien du tout... les femmes... fatale invention... un diplomate en herbe.

GIBALTAR. Mais sur quelle herbe avez-vous marché, vous?

JONQUILLE. Attendez-donc... Je me rappelle...

ma femme m'a parlé d'un billet... dans un bouquet... de la part d'un jeune homme.

GIBALTAR. Monsieur Arthur... vous voyez bien...

JONQUILLE. Je vois trop bien.

GIBALTAR. M. Arthur était venu, à ce que j'ai pu comprendre, voir Madame Jonquille en particulier.

JONQUILLE. En particulier!... c'est particulier...

GIBALTAR. Il était entré dans le cabinet de travail... où... et puis... je le rencontre sur l'escalier... avec... c'est ça, je commence à m'y retrouver...

JONQUILLE, à part. Il s'y retrouve... Je suis perdu.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, la voiture de Madame Ducroquet est à la porte.

GIBALTAR. Diable! elle tient à l'étiquette, votre belle-mère. Je cours la recevoir. Je vous laisse un instant. (Au domestique.) Préviens ces dames.

Mon cher ami, souffrez que je vous quitte,
Car on m'attend et je dois me hâter;
Mais au plaisir lorsque je vous invite,
Personne tel ne doit se tourmenter.

ENSEMBLE.

GIBALTAR.

Mon cher ami, etc.

JONQUILLE.

Allez, mon cher, et revenez bien vite,
Seul en ces lieux j'ai besoin de rester;
Si cet Arthur doit nous rendre visite,
C'est un écart que je veux éviter.

(Gibraltar sort.)

SCÈNE X.

JONQUILLE, seul.

Dans mon escalier! D'où venait-il? d'où sortait-il?... de mon cabinet de travail... par où y était-il entré? Sapristi! il y a du louche. Tu crois, Jonquille, il n'y a rien de louche... c'est parfaitement clair... Ris donc, mon bonhomme... t'y voilà dans la grande coiffure... tu l'as voulu, Georges Dandin! C'est vrai, il y a un tas d'imbéciles... comme moi. Ah! je m'appliquerai les épithètes les plus disgracieuses, parce que je le mérite; il y a un tas d'imbéciles qui disent: la fatalité. Quelle fatalité! Voilà un gaillard qui s'appelle Jonquille et il se marie, l'innocent! La veille de son mariage, sa femme lui avoue une légère inclination... quand les femmes nous avouent le quart de la vérité, elles nous font bonne mesure... et il passe outre... Et cette couleur qui le pour suit, qui l'entoure, qui l'enlace... il ne voit rien, il ne sent rien, il ne comprend rien... il y a des salons jaunes, des rubans jaunes, des pantalons jaunes. A chaque pas, tout semble lui crier: Prends garde! Ah! bah! c'est le hasard... un caprice du sort... Béatrice! Jobard! marouffe! ah! je t'ai prévenu que je ne te ménagerais pas... ma tête est en feu... que fais-tu? provoquer un scandale... Ah! Bernardin...

SCÈNE XI.

JONQUILLE, BERNARDIN.

BERNARDIN, à part. Il n'est pas comme moi, In!

JONQUILLE, à part. Sa femme ne lui donne pas d'inquiétude, à lui.

BERNARDIN, à part. Confions-lui mes chagrins.

JONQUILLE. Versons nos douleurs dans le sein de l'amitié.

BERNARDIN. Jonquille, j'ai à vous parler.

JONQUILLE. Moi aussi.

BERNARDIN. Voyez-vous, Jonquille, on se marie, on est tranquille, et quelquefois...

JONQUILLE, à part. Il se doute de ma position. (Haut.) Quelquefois, Bernardin, le coup est dans la bergerie, et le berger n'y voit pas plus loin que son nez.

BERNARDIN, à part. Il a compris mon accident. (Haut.) Mais le mari qui comptait sur la vertu de sa femme...

JONQUILLE. Comptait sans son hôte, mon cher.

BERNARDIN. Bien! tant va la crèche à l'eau...

JONQUILLE. Je connais le proverbe.

BERNARDIN. Et voyez-vous, Jonquille, l'homme le plus doux, le plus confiant, le plus inoffensif se réveille alors, devient un lion, un tigre, un chacal.

JONQUILLE. Non pas un chacal. Lisez l'histoire naturelle : chacal, poil jaune comme de la cassonnade ; c'est dans Buffon. Oh ! je comprends ça. Bernardin, plus le mari a été patient, plus il doit se montrer impitoyable lorsque sa femme...

BERNARDIN. Ah ! merci, vous m'avez deviné.

JONQUILLE. Non, c'est vous.

BERNARDIN. Oui, c'est moi qui suis... Mais, vous avez deviné...

JONQUILLE. J'ai deviné que mon malheur vous est connu.

BERNARDIN. Héhé ?

JONQUILLE. Oui, mon ami, c'est de la faiblesse, je tournais autour du pot... pour arriver à vous dire que ma femme...

BERNARDIN. Eh ! bien ?

JONQUILLE. Parole d'honneur !

BERNARDIN. Ah ! Jonquille, je suis bien malheureux ; mais jamais je n'ai compris, comme aujourd'hui, le prix de l'amitié. N'est-ce pas une consolation pour moi ? Nous partageons jusqu'aux accidents les plus intimes. Touches-tu, mon ami. Regardez-moi, je suis votre second volume... Ma femme...

JONQUILLE. Vous aussi, mon second volume. Je comprends. Ah ! surpris ! l'édition n'est pas épuisée. Bernardin, c'est trop. Ce coup qui vous frappe, me frappe. Mon affection pour ma femme, mon amour pour vous... Bernardin, mettez bouteille comme une chaudière à vapeur. Si je reste, fêchez, je me détériore, je fais explosion. Bernardin, j'ai besoin de prendre l'air. Nous avons été malheureux ensemble, nous nous vengerons ensemble. Méditez-vous jusqu'à notre retour. À tous à l'heure. (Il sort.)

SCÈNE XII.

BERNARDIN, seul.

Brave Jonquille, il n'a pas voulu que je fusse seul malheureux. Ah ! voilà tout notre monde... Contenons-nous... ça me gêne. Je ne suis pas encore habitué à jouer les Othello.

SCÈNE XIII.

BERNARDIN, GIBBALTAR, MADAME DUCROQUET, AMÉLIE, HELOÏSE (1).

GIBBALTAR. Bernardin, je vous amène ces dames, et maintenant, en avant la gaieté.

ENSEMBLE.

Puis qu'aujourd'hui Gibraltar nous invite,

Empressons-nous d'obéir à sa voix.

Rions, amis, le bonheur passe vite,

Et du plaisir suivons gaiement les lois.

MADAME DUCROQUET. Mais où donc est mon gendre ?

BERNARDIN, gravement. Il prend l'air, Madame.

MADAME DUCROQUET. Ah !

BERNARDIN, même jeu. Il prépare une nouvelle charade.

TOUS.

Ah !

BERNARDIN. Pour faire pendant à la scène de paravent, où j'ai si bien joué mon rôle de comparse.

MADAME DUCROQUET. Vous plaisantez, Bernardin.

GIBBALTAR, à part. J'aurai du mal à arranger tout ça.

BERNARDIN. Non, Madame, je ne plaisante pas. Nous reprendrons l'aventure au point où nous l'avons laissée l'autre jour. Gibraltar n'avait pas compris. Nous replacerons les personnages comme ils étaient. Nous vous supposons dans le cabinet de travail avec ma femme.

HELOÏSE, à part. Ah ! ah ! on déclare la guerre.

BERNARDIN. Nous n'oublierons pas le chevalier discret qui vous tenait compagnie.

AMÉLIE, à part. Tout est découvert.

MADAME DUCROQUET. Bernardin, est-ce que vous tenez vraiment à une seconde représentation ?

JONQUILLE, en dehors. Non je ne jouerai pas, je ne veux pas jouer, entendez-vous.

JONQUILLE. Comprend-t-on ce domestique qui prépare pour ce soir un jeu que je déteste... le Nain-Jaune !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JONQUILLE.

MADAME DUCROQUET. Qu'avez-vous, Monsieur mon gendre ?

JONQUILLE. Ce que j'ai fait, en plantant nous avons une petite explication à demander à ces dames. Ce ne sera pas long.

HELOÏSE, bas à Amélie. Écoutez-mes observations.

AMÉLIE, bas. Soyez tranquille.

(1) R. sans R. N. A. G.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MAGLOIRE.

MAGLOIRE. Bourgeois, une lettre de Paris de la part de M. Arthur.

Tous. M. Arthur !

GIBALTAR. Bien, je sais ce que c'est. Ce monsieur me donne de ses nouvelles ; c'était convenu.

JONQUILLE, à Bernardin. Notre vengeance qui nous arrive. (Haut.) Lisez, Gibraltar.

GIBALTAR. C'est inutile, mon cher ami ; cela ne peut avoir rien d'intéressant.

BERNARDIN. Lisez, Gibraltar.

GIBALTAR. C'est que les jeunes gens... quelquefois se permettent... et peut-être ces dames...

HÉLOÏSE. Lisez. Monsieur Gibraltar.

GIBALTAR. Je lis. (A part.) Ça n'a pas l'air de s'arranger du tout. (Lisant.) « Monsieur, en arrivant à Paris, j'y trouve la nomination que j'attendais. Je suis attaché au consul que le gouvernement envoie à Macao, en Chine. »

JONQUILLE, à part. En Chine... 2,500 lieues.

GIBALTAR, lisant. « Et, comme je le craignais, je dois partir ce soir pour le Havre, où je m'embarque demain. »

BERNARDIN, bas à Jonquille. Demain, en route pour le fleuve jaune.

JONQUILLE, bas à Bernardin. S'il attrape la fièvre jaune, je ne le plaindrai pas.

GIBALTAR, lisant. « Je m'éloigne, Monsieur, avec un amour dans le cœur. » Vous voyez bien, ces confidences...

JONQUILLE. Lisez, Gibraltar.

BERNARDIN. Lisez, Gibraltar.

JONQUILLE, à part. Il fait très bien mon second volume.

GIBALTAR, lisant. « Celle que j'adorais » pensera, je l'espère, quelquefois à l'absent » qui conservera éternellement son souvenir. » Dites lui bien que, séparé d'elle peut-être » pour toujours, ma dernière pensée sera pour » la seule femme qui ait fait battre mon cœur, » pour la seule femme que j'aie véritablement » aimée. »

JONQUILLE. C'est tout ?

GIBALTAR. C'est tout (1).

JONQUILLE, à part. La seule femme... est-ce la mienne ou la sienne ?

BERNARDIN, à part. La seule... est-ce moi ou lui ?

HÉLOÏSE, à Amélie. Voilà le moment. (Elle va prendre Jonquille en particulier. Même jeu d'Amélie avec Bernardin.)

HÉLOÏSE, bas à Jonquille. Puisqu'il faut tout vous dire indiscret, M. Arthur m'avait fait la cour avant mon mariage.

JONQUILLE, bas. Vrai ! (A part.) Nous étions deux.

HÉLOÏSE, bas. Je compte sur votre délicatesse.

JONQUILLE. Soyez tranquille. (A part.) Au fait, ça ne pouvait pas être moi.

(1) B. J. Les autres au fond.

AMÉLIE, bas à Bernardin. Ce jeune homme m'avait rencontrée chez ma tante avant mon mariage, et...

BERNARDIN, bas. Vraiment !

AMÉLIE, bas. N'insistez pas, mon mari doit ignorer.

BERNARDIN, bas. Comptez sur moi. (A part.) C'était lui. J'aurais dû m'en douter.

MADAME DUCROQUET. Ah ! ça, tous ces entretiens particuliers...

GIBALTAR. Nous avons l'air de faire tapisserie, nous.

JONQUILLE. C'est fini, ne vous impatientez pas. (Il donne une poignée de main à Bernardin.)

BERNARDIN, bas. Mon ami, chassez les nuages, le temps est beau. Je réponds de tout.

JONQUILLE. Vous ne l'êtes pas, vous ne l'avez jamais été, vous ne le serez jamais. Je ne vous dis que ça.

BERNARDIN, à part. Ça passe comme une lettre à la poste.

JONQUILLE, à part. Il avale ça comme du petit lait.

BERNARDIN, à part. Ça n'est pas à moi qu'on ferait accroire...

JONQUILLE, à part. Ce n'est pas moi qui gèlerais...

MADAME DUCROQUET. Que ce soit une leçon pour tout le monde, et que personne ici ne voie plus tout en noir.

GIBALTAR, à Jonquille. Ni en jaune.

CHOEUR.

Que chacun oublie
Les chagrins d'un jour,
Et que la folie
Ait enfin son tour.

JONQUILLE, au public. Je viens, Messieurs, ce soir... (Il s'arrête et à l'air de se trouver mal.) Ah ! mon Dieu...

Tous. Eh ! bien ? quoi donc ?

BERNARDIN. Qu'est ce qui vous prend ?

JONQUILLE. Il me monte quelque chose à la tête...

BERNARDIN. En effet, vous changez de couleur ?

JONQUILLE. Il me semble que j'ai...

GIBALTAR. C'est la jaunisse ! Il a la jaunisse !

Tous. La jaunisse !...

JONQUILLE. Ah ! sapristi ! il ne me manquait plus que cela.

Jonquille, au public.

En attendant, Messieurs, que l'on décide
Si j'ai le droit de changer de couleur,
Pour me guérir de ce jaune perfide,
J'aurais besoin d'un illustre docteur.
Un pauvre époux couleur de pain d'épice,
Près de sa femme est gêné ; mais enfin
Si le public devient mon médecin,
J'aurai tous les soirs la jaunisse,
Oui, je m'abonne à la jaunisse.